MICHEL MATVEEV

# LES HOMMES DU 1905 RUSSE

"LES REVUES"
47, Rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e

# LES HOMMES
DU
# 1905
RUSSE

Il a été tiré de cet ouvrage
30 exemplaires sur papier
alfa mousse Navarre numérotés de 1 à 30, dont 5 hors
commerce (ceux numérotés
de 26 à 30)

Tous droits réservés
Copyright by *Les Revues*
47, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e

347 806

MICHEL MATVEEV

# LES HOMMES DU 1905 RUSSE

"LES REVUES"
47, Rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e

# PREMIÈRE PARTIE

# PREMIÈRE PARTIE

## I

## L'armée révolutionnaire anonyme

La révolution de 1905 en Russie a commencé partout en même temps, de Vladivostok à Sébastopol. Pour la préparer, pour faire un effort si concentré dans ce grand pays, il fallait un grand nombre de simples révolutionnaires résistants, une foule de soldats.

Je veux vous parler des modestes professionnels de la révolution, de leurs méthodes, de leur vie, de cette armée anonyme, de sa sincérité et de son attachement à la cause.

Je prendrai une ville « d'ouièzd » (*) avec quelques grandes usines, les petits ateliers des artisans et leurs pauvres ouvriers, la prison, la caserne, les tribunaux et les hôpitaux, une ville autour de laquelle s'étendent cent à deux

---

(*) L'ouièdz, en Russie, correspond à peu près à la sous-préfecture en France.

cents kilomètres de champs peuplés d'une masse écrasante de paysans.

Je la prendrai dans le Sud de la Russie, que je connais le mieux.

J'essaierai de décrire dans cette ville l'action du parti révolutionnaire.

On n'entrait pas dans cette action à la légère et sans décision nette. Le travail était conspiratif, il demandait tout l'homme, tous les sacrifices. Venus de tous les milieux pour vivre ensemble, les révolutionnaires oubliaient leurs anciennes habitudes. On s'accoutumait aux poux, à l'odeur des chaussettes russes, à l'alcool. On acceptait tout, on changeait jusqu'à son nom pour devenir cette force : le parti révolutionnaire.

Le travail en demandait des forces ! Il était incessant, on travaillait toujours et partout, avec l'ouvrier, le soldat, le gendarme qui vous emmenait, toujours et partout, dans la rue, dans le garni, dans la boutique, dans le train. Il fallait utiliser chaque hasard, sinon le préparer ; chaque minute il fallait apporter le plus possible.

On était un hors la loi, toujours traqué, souvent par ceux mêmes pour qui on travaillait.

Le travail conspiratif datait de presque un siècle. La tradition conspirative était souple,

elle changeait ses formes, elle était le contraire du pédantisme, on l'acceptait avec joie parce qu'elle exigeait toujours la création, la générosité, elle s'appuyait sur l'orgueil de l'homme libre et qui veut vaincre.

Il fallait du courage pour le travail révolutionnaire, en même temps il fallait conserver l'équilibre, la possibilité d'agir le plus longtemps possible. Les actes hystériques, les sacrifices inutiles, même les plus esthétiques, on les supportait seulement.

Le sacrifice était entier. C'était une époque hautement naïve; on avait la foi et l'élan.

Un tas de pierres n'est pas une construction. Pour un travail réaliste, il fallait, outre l'enthousiasme, l'organisation.

Dans chaque « groupe d'organisation » d'une ville, il y avait un « comité d'action » entouré de « centralistes », chaque « centraliste » avait sa périphérie de « groupovtzi ». Le but de chaque membre du groupe, du « groupovetz », était de porter le travail dans les masses.

Dieu merci, la police faisait son possible pour que cette organisation ne devînt pas bureaucratique. On arrêtait le comité ; les centralistes venaient le renforcer ; les centralistes puisaient leurs forces chez les « groupovtzi »; les « groupovtzi », dans les masses.

A part cette organisation, on avait quelques sections littéraires, culturelles, sections de secours pour les révolutionnaires ; elles étaient composées d'intellectuels sympathisants.

L'organisateur faisait la liaison du groupe avec le centre. C'était presque toujours un ouvrier du parti avec un stage solide, des capacités organisatrices, les qualités d'un révolutionnaire : la foi, la volonté et l'amour de l'action.

---

## II

## Le travail de propagande chez les ouvriers

Représentez-vous ce petit centre dans la ville. C'est aux ouvriers des usines qu'on porte le premier mot. C'est par eux, les premiers, que ce mot est attendu. Il sont prompts à comprendre, ils sont plus près que les paysans du mécanisme du régime et de son cynisme. Ils ne sont pas liés à la terre comme les autres, ils n'ont rien, pas même de prestige, ils se doutent que les lois sont créées pour protéger les riches et ils ne cherchent pas la « vérité » chez les représentants du régime. Ayant connu le désespoir, la « vodka », la débauche, haïssant leurs cités noires construites avec de la boue et dans la boue et dans la fumée, entre l'usine et le débit, ils refusent les premiers ce régime de famine, de travail sans repos et de production pour le néant.

Ils viennent volontiers dans le petit groupe organisé par les « centralistes », au cercle où les intellectuels leur font des conférences sur l'histoire, l'histoire de la civilisation, l'économie politique. On travaille avec eux le mieux

possible. On construit une maison où les murs se tiennent sur une base et où le toit couvre les murs. On élève leur conscience d'homme et leur orgueil. On éduque leur dignité. Les permiers tracts appellent l'ouvrier à exiger de la politesse pour lui-même. Peu à peu, on l'habitue à l'idée de solidarité et de collectivisme. La camaraderie avec des « barines », avec des gens à qui on lui a appris à céder le pas — lui prouve qu'il est leur semblable.

Il ira vers la révolution tout seul. Car à l'atelier, rien de changé : on le traite comme un animal, on le tutoie, on le gifle, on exige qu'il se découvre quand le patron passe. Plus encore, sa première et timide protestation ne trouve pas d'appui chez ses camarades.

C'est alors lui qui fait le travail de propagandiste à l'usine, il fait le travail qui devance beaucoup celui du cercle fermé. Revenu au cercle avec des amis il parle de révolte, de vengeance et là on lui apprend la forme efficace de protestation : la grève.

Les « groupovtzi » invitent leurs amis : la « masse », à venir dans une forêt proche, une nuit ou un dimanche. Il y a des piquets tout le long de la route. On dit le « mot » en passant. C'est le meeting.

Ils entendent là-bas les choses qu'ils devi-

naient depuis longtemps, qu'on expose avec simplicité, netteté et sentiment.

Les orateurs finissent trop tôt pour eux. « On en a assez de cette vie, on fait la grève demain ». — « Attendez, camarades ». On leur explique qu'il faut préparer tout le monde, parler à ceux qui ne sont pas là. En même temps que la politesse, on demandera l'augmentation des salaires, l'amélioration de l'hygiène.

La propagande à l'usine commence, intense et tenace. Il faut tout expliquer aux camarades, dès le commencement. On arrive à la première journée de grève.

La première journée de grève, quand on est ventre à ventre avec le gros patron — on voit sortir de derrière son dos le gendarme et (vérité désespérante) le pope. Dans la débâcle de cette première grève, avec leurs gestes et leur rage impuissants, ils commencent à comprendre que le gouvernement et la religion sont au service du patron. Ils se désespèrent, ils sont seuls au monde, isolés de tout, des révoltés.

Certes, bon nombre, et pour longtemps, perdent l'envie de résister. Mais d'autres viennent en toute confiance et en tout abandon.

Pendant ce temps, le travail dans les cercles, très profond et très fructueux, continue. De

ce laboratoire, sortent les « prolétaires » avec l'orgueil de l'être, avec la conviction qu'ils n'ont rien à perdre, qu'ils ont tout à gagner dans la lutte.

Et au prochain meeting de deux ou trois mille personnes électrisées, un être maigre, mobile, s'élance au-dessus de la foule. Dans les grands cheveux en désordre, il y a une toute petite tête, des yeux et une grande bouche qui parle, un résonateur rauque et puissant, coloré par la douleur. Chacun, dans cet auditoire étrange, dans cette atmosphère inhabituelle, est sûr que c'est un moment décisif, que ces choses se passent pour la première fois dans le monde.

La voix enivrée, sous une pluie fine, résonne calmement : « Il existe les chemins de fer, les grands ponts sur lesquels ils passent, les télégraphes, les grands bateaux dans les fleuves bordés de pierre. Qui a fait tout cela ? Vous. Et qui s'en sert ? Les riches. »

Et la voix commence à clamer, crier à l'injustice, l'offense des ouvriers à qui on paie par la famine, le knout et la prison. Après lui, c'est un ouvrier qui explique comme un frère: une usine seule ne peut pas faire une grève efficace, les ouvriers doivent créer des syndicats, l'union de syndicats des différents métiers peut devenir une force réelle. C'est nous qui

créons la vie, si nous nous entendons, nous pouvons l'arrêter. Une grève isolée comme l'autre, finira par deux ou trois emprisonnés et une centaine de sans-travail ».

Dans les usines on parle : « Si nous n'agissons pas, l'esclavage sera pour toujours, pour nous et pour nos enfants ». Ça touche les plus indécis. Chaque jour, les heurts entre les ouvriers et l'administration se multiplient, les cerveaux travaillent, apprécient et réapprécient tout, dans chaque regard on peut lire : « Cet état de choses, nous ne l'acceptons pas ».

Pour tremper cette masse, pour la faire entrer dans les cadres révolutionnaires, il ne reste qu'à mettre les ouvriers et le gouvernement face à face. L'histoire du 9 mai 1905 en dit assez. Il faut que le gendarme fasse son travail révolutionnaire.

On est arrivé à la première grève générale. Elle n'a presque pas d'exigences politiques. Les métallos, les typographes, les tailleurs, etc., travaillent dans les ateliers malsains pendant seize heures par jour pour un salaire de famine.

Par la grève générale on arrêtera toute la vie, on obligera les patrons à placer les ouvriers dans des conditions humaines. Réunions aux ateliers, meetings. Le travail orga-

nisateur devient de plus en plus intense et important.

On a toute une gamme de propagandistes, on y trouve toutes les nuances. Reste à savoir orchestrer : en placer un pour le commencement, un autre pour la fin, suivre les réactions de l'auditoire, faire preuve de calcul et de science révolutionnaire.

Dès le soir la grève est annoncée par les affiches qui crient sa nécessité. Le matin, les ateliers sont vides. Un petit groupe, qui a la force et la violence d'un bolide, se montre dans les grandes rues, en obligeant à fermer les magasins. On obéit, par peur, à ces gueux.

Dans le groupe, voici le métallurgiste Ossip avec son profil de boxeur maigre, le cordonnier Talalaev, menu, très agité, avec sa barbiche rouge tremblante, — il a laissé à la maison douze enfants, — le maigre et svelte menuisier Daniel, les mains crispées de colère et le camarade Sémion, les cheveux blancs, sans chapeau, en large chandail de travail, la tête eu arrière et inclinée de côté, avec son air orgueilleux et impératif crie : « Fermez ». « Fermez », répète Talalaev en tapant du pied. Les vingt personnes qui deviennent quarante, puis cent, etc..., vocifèrent « Fermez », au milieu du fracas des stores qui se baissent.

La ville est morte. Le petit bourgeois qui se cache toujours, se cache. La foule des grévistes grossit et descend vers la plus grande usine où l'attendent les métallos pour un meeting. En avant, c'est le noyau qui dirige. Derrière, la foule qui grossit sans cesse, et, à une distance de grand respect, une colonne de gendarmes avec tout l'état-major du gouverneur derrière, suit la procession.

Dans la foule, pas de joie, pas de tristesse, — le rythme.

Voici que la tête de la procession s'engouffre dans les portes largement ouvertes de l'usine. Mais les derniers rangs se trouvent subitement serrés par un peloton de gendarmes qui s'était approché inaperçu. Par un mouvement instinctif, la dernière rangée pousse le peloton qui pour mieux tenir se donne le bras, le renverse, le foule. Mais toute la procession a déjà les têtes tournées, étonnées, les premiers rangs poussent les derniers. Derrière le peloton de gendarmes renversés s'en trouve un autre, les mains se lèvent, la bagarre commence ; de tous les trous et de toutes les fentes la police sort. Elle tape dans la foule, elle tire, les résistants sont arrêtés par centaines. La provocation.

De l'autre côté de la barrière des gendar-

mes, Vanka-le-séminariste, le meilleur orateur du parti, est devant une petite foule de curieux, des bouquins sous le bras, grimaçant dans un rire hystérique. Il crie : « Tapez, tapez plus fort, qu'ils apprennent ».

Ça y est. La police victorieuse, pleine de ruse, de diplomatie, la police victorieuse est contente, la maligne. Ça y est. Les révolutionnaires ont agrandi leurs cadres, les apprentis sont devenus maîtres. Regardez. Dans la grande rue où les pauvres commerçants ont repris haleine et ouvrent leurs pâtisseries, leurs merceries, leurs magasins remplis d'un tas de petites choses gentilles, dans cette rue apparaît une foule délirante, déchiquetée, couverte de boue et de sang et triomphante, le drapeau rouge, rouge écarlate déployé avec ce chant révolutionnaire, guerrier et nostalgique en même temps... Une nouvelle bagarre, plus féroce encore, parce qu'il n'y a plus de panique ; on résiste, on ne cherche pas à fuir, on essaye de rendre les coups.

Dans une autre rue, la démonstration se forme de nouveau. Les cris injurient le tsar, sa clique, les canailles de bourgeois, et promettent une guerre sans pitié.

L'organisation a perdu la moitié de son effectif qui est tué, blessé, en prison. Mais le

champ d'action politique est franchement ouvert. Désormais les syndicats professionnels s'occuperont des questions politiques. La grève économique sera aussi politique et chaque action révolutionnaire sera soutenue par une grève.

## III

## La « bourse » et les « iavki »

Pour les camarades qui arrivaient d'une autre ville, pour les relations entre les camarades actifs, pour la distribution de la littérature, pour les réunions des comités, il fallait avoir beaucoup de locaux conspiratifs, tout un réseau; ces locaux s'appelaient « iavki ». Pour les réunions, on préférait un appartement petit-bourgeois, quelquefois il n'y avait même pas camouflage, un sympathisant donnait son appartement certains jours, il s'en allait discrètement, il laissait encore à manger.

Mais pour la distribution de la littérature, pour les autres besoins techniques, on choisissait une boutique, un atelier où l'on vendait, où l'on travaillait réellement, d'où l'on était habitué à voir emporter ou apporter les paquets les plus différents. Le travail dans une telle « iavka » était très modeste, mais plein de responsabilité. Dans cette boutique, la police et l'espion avaient le droit d'entrer. Il fallait être psychologue, ingénieur, archi-

tecte, bon organisateur en tout cas, pour mener ce travail-là.

Le système des portes, l'arrière-boutique, les cachettes étaient organisés d'une manière telle que rarement une perquisition dans une « iavka » donnait des résultats. Et longtemps la police rôdait tout autour sans pouvoir la supprimer. Plus tard seulement, on trouvait un beau soir les portes fermées à cause du « changement de propriétaire ».

Si les « iavki » étaient organisés avec soin, la « birja », la bourse, est née toute seule : un lieu de rendez-vous pour tous ceux qui travaillent, qui s'intéressent et sympathisent, ou qui veulent passer pour révolutionnaires. Née d'elle-même, la bourse devient avec le temps, quand le travail s'élargit, utile et même indispensable.

Pour cela, on occupe un coin de rue qui est connu de tous. C'est le journal quotidien du parti, ici on reçoit toutes les nouvelles, on reçoit beaucoup de renseignements. Dans cette masse de promeneurs particuliers s'infiltrent de vrais promeneurs, ils servent de paravent. Aux yeux de la police la présence ici n'est pas encore une preuve de culpabilité et arrêter quelqu'un ici est des plus difficile, on n'essaie même pas. C'est un club en plein air, la place où les différentes directions

du parti et les différents partis aussi peuvent discuter. D'ailleurs, chaque parti à son morceau de trottoir, ou même un trottoir entier. Les espions qui rôdent ici, qui se font l'œil ici et se font connaître en même temps, sont nettement renseignés sur le terrain de quel parti ils se trouvent.

En général, la « bourse » a un aspect paisible, comme n'importe quelle autre promenade. Regardant de loin, vous avez l'impression que l'agent qui dirige cette foule et qui propose aux petits groupes qui se forment de circuler, le fait pour la commodité de la circulation. Ce vieil agent trop obèse pour avoir trop de méchanceté s'est habitué à la longue à son public. Irrité contre un groupe qui n'est pas pressé de se disperser, il s'adresse au petit Chaïm : « D'ailleurs, qu'est-ce que tu fous à la « bourse » des s.-r., puisque tu es du « Bound » ?

Même elle est rassurante cette foule bizarre, ouvriers en blouses plus longues que les vestes, en casquettes noires, jeune étudiants, « kursistes » : cheveux courts, petits chapeaux, blouses claires masculines, larges ceintures de cuir, bien serrées et jupes longues et noires, « externes » barbus et chevelus à 18 ans, inséparables de leurs livres, étudiants avec

leurs jugulaires bleu-passé et qui s'appuient sur de grosses cannes.

Ici vous voyez des infatigables qui arpentent le trottoir du matin au soir, ce sont déjà les snobs de la révolution. Plus que personne ils ont la façade révolutionnaire. N'importe, on les excuse, on est bonhomme avec eux, ils rendent de petits services, et ils paient ce luxe du costume par quelques jours de prison et par des coups de « nagaïka ».

Les plus importants ne viennent que rarement ici pour des raisons conspiratives et s'ils viennent c'est pour peu de temps.

Oui, c'est une foule paisible, un peu ridicule. Tout de même, il y a des moments où cette foule s'éclaircit spontanément : c'est jour de distribution de tracts ou de meeting, etc. Il arrive des choses plus graves : cette foule se transforme en une manifestation, en une armée.

Un jour on a arrêté la repasseuse Aniouta avec une bombe, qui ne pouvait pas éclater d'ailleurs, une bombe tout à fait inoffensive. Pour connaître ses intentions et la provenance de la bombe, on l'a battue au commissariat, et comme elle ne répondait pas, on l'a battue plus fort. Le matin on a déclaré aux amis qui lui ont apporté des provisions qu'on l'avait

trouvée accrochée à la grille de la cellule, pendue avec son linge.

Reste à savoir si Aniouta, à la suite des tortures et de la peur, s'était pendue ou si, étant de très faible santé comme toutes les repasseuses, elle était morte quand on la battait et si c'était le cadavre qui avait été pendu par la police.

On sait une seule chose : on l'a tuée.

C'est un dimanche matin, le jour où la bourse est la plus animée, jour des meetings, jour des rendez-vous.

En un clin d'œil toute cette foule bizarre, presque bouffonne, devient, comme un seul homme, indignée. En un clin d'œil elle se range et, désespérément, va à l'assaut du commissariat, qui est tout près. On barricade la rue et pour que le cœur n'éclate pas de douleur et d'indignation, les meilleurs, les plus généreux tombent là-bas sous les balles de la police.

## IV

## La propagande chez les paysans

La première propagande n'était destinée qu'à faire naître des doutes et elle se menait : 1° à la campagne où elle se faisait toute seule, chaotique et hasardeuse, mystérieuse comme des rumeurs, et 2° à la ville, où le paysan est amené par un appareil administratif absurde (tribunaux, impôts, etc.) et par ses affaires de vente et d'achat; elle était organisée et systématique.

Sur place, le travail était improvisé par les instituteurs qui venaient au socialisme tout seuls, par les agronomes, très rares, par les statisticiens et tous les intellectuels de la campagne. Malheureusement ils étaient trop surveillés ; leur travail ne pouvait être continu et les paysans se méfiaient d'eux parce que ces parias, à cause de leur costume et de leur langue, étaient pour eux des barines. Les étudiants en vacances rencontraient les mêmes difficultés à cause de leur attitude paradoxale de fils en lutte contre leurs pères.

Les conversations des paysans avec un mé-

canicien ambulant venu réparer une machine agricole, avec un maréchal-ferrant venu de la ville, et plus encore avec des ouvriers d'usines construites à la campagne (les usines de sucre par exemple) donnaient des résultats plus efficaces. Dans ces usines, les ouvriers spécialistes venaient de la ville, mais les manœuvres étaient demandés aux villages voisins. Avec leur chansons, leurs « tchastouchki », ces ouvriers apportaient de nouvelles conceptions des choses et parfois des tracts.

Il était beaucoup plus avantageux de commencer les liaisons à la ville. C'était très difficile à cause de la méfiance des paysans. Il fallait être paysan, comme eux ; les costumes des citadins, leurs maisons, leurs toits en fer, peints en vert, leurs accordéons, ne donnaient point confiance. Pour le paysan, l'ouvrier était un déclassé. Fils de paysans (l'industrie russe était très jeune) ils avaient vendu, pour les plaisirs de la ville, leur mœurs, leur costume, leur langue. Malgré sa misère, le paysan avait conservé ses fêtes, ses chansons, sa langue, il n'avait pas trahi la terre.

Cent millions de paysans russes — comment vivent-ils? Faites quelques kilomètres sur les grandes routes, prenez un petit chemin vicinal, vous rencontrerez ces paysans en haillons, leurs chevaux à moitié crevés; la voiture dont

les roues ne tiennent pas, vous verrez leurs maisons de terre battue, couvertes d'énormes chapeaux de paille pourrie, vous rencontrerez l' « ouriadnik » corpulent et guerrier, à qui tout le monde cède le chemin avec respect, chapeau bas; vous verrez des châteaux entourés de parcs énormes et de champs à perte de vue et, loin du village, une colline composée de petites parcelles, comme le fond d'un pantalon de mendiant. Ce sont les petits lopins des paysans.

Le paysan se lève, en été, à 4 heures du matin, il travaille jusqu'à 9 heures du soir ; autant font sa femme et son cheval. Sa maison, même s'il a dix enfants et ses vieux parents avec lui, se compose d'une petite antichambre qui, à gauche et à droite, donne sur deux chambres, la chambre à gauche sert de dépôt pour les fruits, la semence et son petit matériel, l'autre à droite, — 3 mètres sur 4, — avec son poêle énorme (en Russie on cuit le pain chez soi) qui prend le tiers de la place et qui sert de lit pour les vieux et les enfants. Dans cette pièce on couche, on mange, ici naissent les enfants et en hiver on y a des hôtes : le veau et les pourceaux.

Pas de routes, pas d'hôpitaux, pas d'écoles et comme compensation, le débit d'Etat obli-

gatoire : un pays alcoolique est plus facile à gouverner.

Abrutis par la « vodka », le travail et l'ignorance, ils se querellent entre eux pour de petites choses, et les querelles mènent au sang.

La jeunesse exprime sa sourde révolte instinctive par des actes de violence sauvage. Ces « excès de jeunesse » sont protégés par le gouvernement comme coutume paysanne — seul le meurtre n'est pas toléré et on envoie à la prison les meurtriers, en même temps qu'un paysan qui, par ignorance, n'a pas payé un kopek d'impôt. Dans les tribunaux, aux alentours des prisons, attendant le jour de la citation et de la visite, il y a une foule de paysans. On avait l'habitude d'attendre. Par peur ils venaient trois, quatre jours d'avance, avec une semaine de maigres provisions.

L'hiver, pendant les neiges, l'automne, pendant les pluies, ils formaient des camps en plein air, ils couchaient à terre. La procédure infinie et compliquée, la « volokita » des tribunaux faisait durer un petit procès pour lequel on convoquait tout un village, des mois, des années, des siècles.

Les gens des tribunaux, les « moskali » ne savaient pas la langue des paysans ; indifférents, ils ne faisaient même pas un effort pour leur faire comprendre les choses.

Vraiment, on avait le sentiment de l'injustice. Fatigués, les paysans finissaient par se faire justice eux-mêmes. Cela devenait alors une affaire d'émeute.

Ces témoins, ces prévenus, ces plaignants qui avaient le malheur de déposer une plainte contre un voisin qui avait laissé son cheval pâturer sur son champ, cette masse de paysans oisive, fatiguée, à la recherche de la justice, c'était une masse préparée pour la propagande.

C'est en parlant avec eux de leurs affaires compliquées — des renvois, des appels, des amendes — que le propagandiste commençait à travailler avec eux.

Les hôpitaux qui n'existent presque pas à la campagne (à cent kilomètres on ne trouve pas un docteur), les cours des hôpitaux étaient pleines aussi. Ici aussi on attendait. On attendait avec une gangrène, on attendait en la donnant aux autres, la « sibirskaia iazva ».

On fait beaucoup de liaisons ici. Mais tous ces gens-là voient leurs malheurs comme particuliers, ils voient leurs malheurs de trop près pour comprendre la racine du mal. Allez plutôt dans les marchés, parlez plutôt à ce paysan étonné du miracle des choses.

As-tu travaillé ? — Oui, j'ai travaillé. — As-tu vendu tes produits ? — Oui, j'ai vendu.

— Qu'est-ce qui te reste ? — Rien. Une énigme : qui a gagné ?

Mais avant ce dialogue avec vous, il l'avait maintes fois eu avec lui-même, il lui venait souvent le sentiment de l'injustice, mais il ne trouvait pas les coupables, il savait (son grand-père était encore esclave) que la terre et la liberté leur ont été données. On avait été juste et généreux et pourtant il lui reste le sentiment d'une perte, le sentiment d'être volé. Mais par qui ?

Pour oublier ses malheurs et leur mystère, pour oublier les choses qui ne vont pas, il porte au cabaret ses derniers sous, prix d'une vache ou d'un cheval qu'il vient de vendre. En fin de compte ces sous n'arrangent rien, rien ; impossible de remplir un seau sans fond. C'est une forme russe de la protestation. Les cabarets l'attendent autour du marché comme des putains bariolées, prometteuses, avec leur chaleur, leurs couleurs vives, leur air de « tout va bien ».

C'est là-bas qu'il faut le repérer, entre un tricheur et un aventurier qui lui proposent d'acheter un trésor caché. C'est le seul moment où il ne travaille pas et où il est capable d'un minimum d'abstraction, où il s'ouvre tandis qu'il existe un recul entre lui et les choses qui le serrent toujours de si près.

Mais pour lui parler et vaincre sa méfiance qui cherche la « vérité » et les coupables, il faut que vous soyez le même que lui, habillé comme lui, parlant la même langue, il faut que vous buviez aussi.

Votre manière ne doit pas être pressante, agressive comme avec les ouvriers. Non, il faut essayer de débrouiller lentement cette pelote embrouillée.

Vous non plus, vous ne savez pas la vérité, vous êtes étonné comme lui-même, sous l'empire de l'alcool, vous n'êtes pas pressé de trouver une solution, vous commencez même à admirer cette magie si intéressante à étudier. Vous êtes du même « ouièzd », d'un village éloigné. Vous êtes des gens différents et le résultat pour vous comme pour tous les paysans est le même : on travaille sans rien avoir. Alors, la cause est générale ? Quelques suppositions.

Vous vous êtes quitté, il était ivre, mais il a bien caché sous sa chemise la proclamation que vous avez trouvée et dont vous lui avez fait cadeau.

Le paysan russe sera lent à comprendre, mais ça le travaillera. Et un jour il la dira « la vérité » et tout haut. Pour la deuxième fois c'est lui qui viendra vous chercher, s'il n'est pas devancé par vous : vous viendrez

chez lui, en passant, vous viendrez avec un pays qui parle mieux que vous, qui sait beaucoup de choses, qui est loquace comme un marchand ambulant. Peu à peu la chaumière se remplira. En partant votre ami laissera de la littérature, avec parcimonie.

C'est une liaison. Désormais il marchera les yeux ouverts, il montrera un esprit curieux et vif.

Les propagandistes de la section paysanne ont fait beaucoup de ces liaisons. Dans les marchés beaucoup de paysans guettaient l' « agitateur ». — Redoubler l'effort de la « littérature ».— Un jour, en costume citadin, vous avez, sur le bras gauche, des tracts, vous passez devant les gendarmes, désinvolte ; vous avez l'air d'un de ces vauriens qui, pour quelques sous, distribuent les prospectus d'un cirque ou d'une diseuse de bonne aventure.

Il y a des paysans qui les arrachent avidement (ils connaissent ces affiches), il y en a qui tout de suite s'en servent pour rouler des cigarettes, mais il y en a d'autres, renseignés et sceptiques.

« Vous nous appelez à la révolte, regardez les maisons que vous habitez », et il montre quelques maisons riches et propres, à moitié cachées dans la verdure. « Est-ce que vous avez vu les nôtres ? Et quel pain vous man-

gez ! » Ne vous retournez pas désespérément pour regarder ce sale tas de pierres avec des trous noirs, mis en étages qui semblent glisser sur la pente vers la rivière puante, ne discutez pas. Ce paysan est un aigri à moins d'être un provocateur déjà préparé par la police ; il hait tout le monde, son irritation est aveugle et contagieuse. Regardez ses voisins qui baissent les yeux, qui s'assombrissent en s'approchant. Ils cherchent le coupable de tous leurs malheurs. Vous le serez. Votre courage est inutile. Vous avez vu comme les paysans battent un petit voleur : leurs mains tombent comme des marteaux, régulièrement, le sang qui se montre les réchauffe, c'est un hachis qui sort de leurs mains. Allez-vous-en si vous pouvez. Reposez-vous deux ou trois jours, ne désespérez pas, la campagne nous est plus ouverte quand même.

Mais regardez, votre courage est remonté. A pas lents s'approche un paysan, vous le connaissez bien, c'est Koval. Il ne vous regarde pas, comme s'il avait les mêmes sentiments hostiles envers vous ; il commence à parler, on l'écoute et vous êtes oublié. Continuez votre ronde.

## V

## Les sectes

Koval est venu à l' « organisation » tout seul. Des mois il a cherché en ville un « étudiant ». Enfin un hasard l'a mis en face du camarade Sémion, qui de son côté cherchait un paysan dans la cour du tribunal. Dès le premier mot leurs relations sont fraternelles, ils déjeunent sur l'herbe avec du pain noir et du sel que Koval a apportés dans un mouchoir. C'est comme si on se connaissait depuis très longtemps. Koval, bien que paysan, a passé aussi par tous les couloirs sombres de la méfiance et de la haine sans raison : Koval, depuis des années, appartient à la secte religieuse des « baptistes ».

Les seules issues de la vie morne du paysan étaient la religion et la « vodka ». La religion officielle c'est comme toutes les choses acceptées — c'est un fardeau. On va à l'église le dimanche, on paye le pope parce qu'on se marie, parce qu'on a un enfant, etc. Le pope était clairement de mèche avec le commissaire et le gros propriétaire. Pour l'âme in-

quiète et chercheuse des paysans, le commencement de tous les commencements était Dieu. Certes, Dieu ne pouvait pas être le patron du pope, il était autre part que dans l'église officielle. Une idée doit être combative. L'idée religieuse aussi. Née dans le milieu paysan, créée par les paysans eux-mêmes (même par ceux qui voulaient la passivité), elle était combative, parce qu'elle niait la religion officielle. Les paysans étaient poussés vers les sectes qui correspondaient le mieux à leur tempérament, vers la secte du sacrifice actif (« klisti » et « scoptsi »), vers la religion ancienne qui conserve le bon Dieu d'autrefois, « staroobriadsi », ou vers la religion de simplicité, de rapport direct avec Dieu, les « baptistes ».

Les habitudes des « sectants » les séparaient du reste des paysans. Ils ne buvaient pas, les hommes ne battaient pas leurs femmes, ils avaient la politesse et la douceur dans leur parler, même quelquefois ils refusaient de servir dans l'armée, préféraient les travaux forcés. Persécutés avec sauvagerie par le gouvernement, obligés de cacher leurs rites et leurs lieux de réunions, ils devenaient renfermés. Ils étaient comme un peuple dans un peuple. Ils avaient des figures de saints concentrés dans la souffrance et le calme.

Koval est venu aux « baptistes » parce qu'ils niaient l'état des choses, parce qu'ils étaient combatifs. Koval restait calme quand on le giflait, mais il ne donnait pas lui-même l'autre joue. Le pouvoir des brutes l'irritait, mais il pardonnait l'ignorance de ses frères comme on la pardonne aux enfants. Mais il n'aurait jamais pu faire d'une idée un cloître, comme ça arrivait aux autres.

Il était très bon, solide et aimant. Sa femme et son frère bossu étaient comme lui. L'été et l'hiver, ils restaient dans leur pauvre maison sans vitres — on les cassait toujours. Les casser, c'était une sombre distraction pour les « paroubki » et un devoir devant Dieu. Un devoir qui résultait de leur fatigue. A chaque messe, le pope encourageait la guerre à Koval.

Un dimanche, pour changer ses convictions religieuses (il était le seul à en avoir) on les fait descendre, sa femme et lui, en les roulant tout le long du haut escalier du clocher. Ils étaient tous les deux solides, et quand en bas on versait de l'eau sur eux pour les tirer de leur évanouissement, c'est avec un sourire que Koval redisait sa foi. On recommençait.

## VI

## La propagande chez les paysans *(fin)*

En faisant de la propagande, en distribuant la « littérature », on arrive au moment où la périphérie de votre travail de « liaison » touche déjà les campagnes des autres « ouièzds ». Chaque jour, à la « iavka », des envoyés paysans viennent pour demander les propagandistes. Soit de leur propre gré, soit d'après un certain plan, les propagandistes s'en vont par deux ou trois, avec un corset de feuilles imprimées. Souvent la campagne où ils sont venus à pied les envoie plus loin avec une voiture et des provisions. Quelquefois ils s'en vont pour deux jours, mais, très demandés partout, ils sont absents des semaines. C'est une surprise agréable de les voir revenir — on les croyait en prison.

Le paysan a trouvé une nouvelle place pour attendre : la « iavka », où il attend la « littérature », les propagandistes. Les plus aisés apportent des cadeaux pour les prisonniers : du pain, des œufs. Ils exigent de la « littérature » qu'on ne réussit pas à imprimer en

quantité suffisante — ils trichent même, naïfs comme des enfants : ils viennent trois jours d'avance; trois jours après, ils reviennent et, en comptant sur leurs doigts, ils essaient de vous prouver que depuis dix jours ils n'ont rien eu.

Ils vont, avides, dans les librairies patriotiques acheter là-bas des livres qu'ils jettent, en espérant y trouver des tracts, comme ça leur est arrivé une fois (on pratiquait ce moyen avec la complicité des employés).

L'action suit l'éveil de la conscience. Partout, ce sont des grèves d'ouvriers agricoles, on détruit les débits, on refuse de payer les impôts. Le gouvernement organise la plus étroite surveillance à la campagne. On soupçonne tout homme qui n'est pas du pays.

En hiver, en pleine campagne, un homme qui n'a pas l'air tout à fait paysan. On l'arrête. « D'où viens-tu? » — « De la ville. » — « Que fais-tu ici? » Le suspect hésite à répondre. Mais quand on lui dit les soupçons qui pèsent sur lui, que justement, son apparition correspond à un déluge de « littérature » à la campagne, il éclate, indigné. Son costume, son voyage par ce mauvais temps, c'est une femme qui en est la cause : il poursuit l'amant de sa femme, il demande l'aide de la police.

La police est pressée de se débarrasser du propagandiste.

L'été venu, la campagne s'agite, les ouvriers agricoles font des grèves, le paysan pauvre refuse de payer les impôts, etc. Par la ville passent les régiments de cosaques, qui vont à la campagne obliger le paysan à travailler pour le propriétaire. Souvent le paysan répond à la cravache, au vol et au viol des cosaques par un massacre, par des actes anarchiques : une propriété, une riche écurie, les blés du hobereau brûlent, le troupeau des vaches paysannes est lâché en pâturage sur les prés du propriétiaire.

Les ouvriers de la ville sentent dans l'agitation paysanne une aide réelle. Et souvent les démonstrations ouvrières encerclent le marché où se trouvent les paysans. C'est un meeting de solidarité, c'est la fraternisation.

Un groupe de paysans attrape le camarade Roman, ils le placent sur une voiture : « Parle! ». C'est pour cette minute d'accord, d'union consciente que les révolutionnaires donnaient leur sang, périssaient dans les prisons. « Notre union paysanne et ouvrière, c'est notre paye, c'est une promesse ». Il a une tête ronde, placée sur les épaules sans cou, les cheveux lisses et blonds, il les rejette d'un geste énergique en arrière; tout ça et

son costume d'étudiant, hier étranger et même hostile à cette masse, est cher et sympathique aujourd'hui. Malheureusement, de l'autre côté du marché, on n'entend rien : la voix de Roman n'est pas assez forte.

Alors c'est l'hercule Meyer, un juif, propagandiste-né, debout sur les épaules de son frère, et sa voix couvre tout le marché. « C'est pas pour nous attendrir que nous sommes aujourd'hui ensemble, c'est pour lutter avec plus de chances. De l'est à l'ouest et du nord au sud passent des vagues qui doivent engloutir le tsar, les capitalistes et leurs laquais; les ouvriers dans les villes, les paysans à la campagne disent leur volonté. Camarades, les soldats refusent de tirer sur nous ».

## VII

## Le travail chez les soldats

Il arrivait déjà, et bien souvent, que les soldats refusaient de tirer sur les grévistes, sur les paysans en révolte. Parfois ils visaient le commandant. Le gouvernement était obligé d'appeler les cosaques.

Les cosaques sont une armée de paysans privilégiés, composée comme une famille. Ce furent autrefois des esclaves rebelles; ils ont fui dans les steppes inhabitées. Loin de la surveillance, ils se sont fixés ici, ils ont travaillé la terre en liberté. Par intérêt de colonisateur, le tsar fermait l'œil sur leur agglomération; en défendant leurs terres, ils défendaient la Russie contre les peuples limitrophes; mais, avec le temps, on mutila habilement leur liberté. Et depuis, isolés, sans culture, mais conservant leurs traditions guerrières, ils ont formé trois centres (Oural, Donetz, Caucase) d'esclaves de leur liberté sédentaire. Quiconque n'est pas cosaque est un étranger. Ce sont eux qui furent pendant longtemps la force principale et le soutien du

trône chancelant. C'était une armée vagabonde. On s'en servait pour les villes.

Pendant le mouvement agraire de 1905, on créa, dans les campagnes mêmes, une police montée qui casernait sur place. Dès leur entrée dans la police montée, les paysans (anciens soldats) devenaient des ennemis du peuple, et réciproquement.

Cependant, la marche du mouvement agraire coïncidant avec les grèves ouvrières dans les villes, obligeait souvent le gouvernement, faute de police disponible, à s'adresser aux soldats.

Le régiment, en Russie, se composait de jeunes gens de toutes les provinces et de tous les métiers. Quand les soldats étaient divisés contre une manifestation ouvrière, le commandant les exhortait, « pour la gloire, le tsar et la patrie », à tirer sur la foule armée de drapeaux rouges.

« Où est la gloire? », demandaient les proclamations révolutionnaires aux soldats. « Pour la patrie »? « La patrie, c'est nous tous », expliquait le propagandiste au soldat, paysans et ouvriers, « et quand vous tirez ici sur un ouvrier inconnu, un autre soldat tire sur votre père paysan révolté chez lui. Est-ce que vous ne vous reconnaissez pas dans cette

foule? Vous tirerez sur vous-même. C'est un suicide. »

Dans le travail chez les soldats, on utilisait souvent ces chocs entre eux et la foule qui est contre l'ordre. On leur expliquait le but des manifestations ouvrières.

Les officiers de carrière, sous l'ancien régime, en Russie, étaient des nobles, demi-nobles, quart-de-nobles, etc. Les soldats, c'est la « plèbe ». Les officiers ont leurs poitrines comme des roues, de la vanité et le physique exubérant. Les coups sont une chose que le soldat rencontre dès le premier pas. Chaque pas, à la caserne russe, vous appelait à la révolte. Ils étaient des prisonniers partout maltraités. On s'exerçait les biceps sur leur visage. Gifler un soldat dans la rue, parce qu'il n'a pas salué dans les règles, était pour un officier une chose naturelle.

On traitait de cette manière les jeunes gens vigoureux qui avaient une idée de leur dignité.

Une fois entré dans le travail de propagande, ils apportaient en même temps que leur courage, l'ordre, la promptitude et l'initiative qu'on voulait détruire chez eux. Les soldats avaient l'habitude de décider des choses eux-mêmes. Des conditions semblables de vie formaient les mêmes traits de caractère

chez les soldats et les prisonniers de droit commun. Conserver un air indifférent quand on le gifle, encaisser sans s'indigner extérieurement, hypocrisie dictée par l'instinct de conservation, et, à la première occasion, aller aux pires extrémités de la vengeance.

Beaucoup de crimes ne se commettent pas parce que l'irritation a été noyée dans la menace : à la caserne, comme à la prison, on punissait la menace comme le crime même. Alors on ne menaçait pas, on agissait.

Ici n'est pas finie la ressemblance entre la prison et la caserne.

Les soldats, comme les prisonniers, étaient habitués à la surveillance ininterrompue de leurs chefs, à leur manière de surveiller. Leur attention était toujours tendue.

La vie est écœurante quand elle est épiée dans tous ses mouvements par l'œil du surveillant collé au guichet ou qu'on suppose collé, ou qui peut être là, l'œil derrière le trou. Vous mangez, vous buvez, vous faites tous vos besoins en compagnie de cet œil.

Avec le temps, les yeux apprenaient à regarder de telle manière que le regard ne se voyait pas, comme caché derrière les paupières; ils apprenaient à accomplir les actes de vengeance et de liberté sans prévenir et sans se vanter.

Autre chose. Dans la prison et comme à la caserne, il y avait deux camps. L'un était le maître, l'autre l'esclave. D'où, de chaque côté du gouffre qui les séparait, sentiment de solidarité, conscience spéciale d'une responsabilité commune.

Consciemment ou inconsciemment, le tsar tenait soldats et prisonniers comme le dompteur tient les animaux sauvages devant le public, en les excitant. Comme ces animaux, ils étaient condamnés à un travail incompréhensible pour une raison si sommaire : « Pour le tsar, la foi, la patrie », qu'elle en devenait énigmatique.

Au moment où (surtout avant 1905) le plus lourd travail d'éducation révolutionnaire était d'habituer les masses à la conspiration, le soldat était déjà mûr.

J'ai connu beaucoup de traîtres, de délateurs dans tous les milieux; je n'en ai pas connu dans les organisations de soldats.

Voici pourtant un récit de traîtrise dans le milieu soldat :

Le courrier Sokolov, en clignant de l'œil, m'indique un soldat, un tartare carré. « Il trahit ». Je ne l'ai plus revu que mort quand on le retirait d'un puits avec la tête coupée en deux d'un coup de hache. Un des soldats,

renseigné sur son compte, coupait du bois dans le camp, le traître passait; sans attendre une autre occasion, le soldat fait un mouvement de hache de plus.

Comme les paysans et les ouvriers, les soldats commençaient leurs protestations par l' « ordinaire », par la soupe où, pour trouver un haricot, « il faut faire un plongeon habile », par le pain « bon à coller les yeux d'un chat ».

La décision de protester pour telle ou telle chose se prenait sans discours, presque par une entente tacite. Un jour, tout le pain distribué se trouve à la porte du réfectoire, par terre, bien arrangé; la soupe, versée, dans chaque compagnie, par la fenêtre.

Qui est le meneur? On ne le savait jamais. Les réponses, comme toutes les réponses des soldats, sont automatiques : « Le pain n'est pas mangeable, Votre Excellence ».

Le travail de propagande et le travail éducatif chez les soldats était un travail à part. Les « iavki », les lieux de meetings, tout était près des casernes. Avant 1905, le travail avec les soldats était à long terme. Il y avait très peu d'actes qu'on pouvait exiger d'eux tout de suite. On préparait dans le soldat — le paysan — le révolutionnaire qui reviendra

comme tel dans les champs, l'ouvrier pour le temps où il reviendra à l'usine. On avait le temps de le préparer. Le service était de trois ou quatre ans.

Dès 1905 on commençait à formuler leurs revendications, pour la ration, pour la politesse, et on ajoute la réduction du service.

Ces revendications se posaient toujours après une révolte à la caserne, à propos d'une punition, par exemple. C'était un travail nerveux qui commençait à diriger leur élan, à l'exprimer; on essayait de coordonner leur mouvement avec celui des autres régiments.

Jusqu'en 1905, le travail avait un but limité: il s'agissait d'obtenir la neutralité, la passivité des soldats, sans les mêler inutilement à la lutte active. « Ne tirez pas ». « Ne tirez pas sur vos frères ».

Il y avait pas mal d'officiers, surtout dans le génie, officiers des cadres, mais d'origine intellectuelle, ralliés à la cause, mais leur travail touchait très peu le milieu des officiers et ne pouvait pas toucher les soldats à cause de la discipline qui les séparait.

Mais dans les cas de révolte, un officier révolutionnaire prenait souvent l'initiative.

En général, la révolte d'un régiment était en même temps une révolte contre les chefs,

conduite tout de même par un soldat de classe, un sergent, parce que d'abord il était leur égal, il mangeait, il couchait avec eux, ensuite il était habitué à la mécanique du commandement, qui était déjà une nécessité.

Leur attachement à la discipline se montrait même dans leurs réunions, où ils venaient en ordre de parade.

## VIII

## Les imprimeries clandestines

Ce travail, né spontanément, devient une spécialité : c'est une organisation de professionnels, techniciens de la révolution. Ceux qui se donnent à ce travail délaissent peu à peu leur famille, leurs occupations privées : ils deviennent les ascètes du parti. Ils passent de leur travail technique à la prison, et *vice versa*. Ecoutez : dans ce pays noir des tsars, la plupart mouraient de faim et de fatigue. Ce sont ces professionnels qui mouraient le plus. Les imprimeries clandestines étaient des prisons pour les techniciens, et souvent des prisons sans pain.

Il y avait une imprimerie clandestine dans chaque ville. La « littérature » de Suisse (*Zaria, Iskra,* les programmes du parti) sur papier à cigarettes, pour la commodité du transport, imprimés en petits caractères, les imprimés du centre où travaillaient déjà même des « americanka », toute cette littérature chère aux membres actifs du parti, aux « conscients », était la littérature des directives. Ni

sa qualité, ni sa quantité ne pouvaient servir les masses. Même une petite ville d'ouièzd avait besoin de parler, chaque jour avait des choses simples à dire et à redire aux ouvriers et paysans : qu'en nourrissant tout le monde, qu'en créant des richesses inutiles, ils crèvent de faim, de fatigue et de maladies; aux soldats que, malgré leur uniforme, ils restent des paysans et des ouvriers, et à tous, que dans leur union et leur force, et dans la révolte, était leur libération. Même pour une petite ville d'ouièzd, il fallait quelques milliers de « listovki » par semaine. Dans de bonnes conditions, une imprimerie clandestine avait une machine typographique primitive, un assortiment de caractères, tout le matériel neuf, complet et en bon ordre. C'était apporté en cachette du centre. On choisissait un local qui convenait. Il arrivait qu'il se trouvait en face du commissariat de police. (C'était juste : les policiers ont leur romantisme; ils aiment chercher les révolutionnaires dans les ruines pittoresques). Ça restait une boutique à louer; on entrait par la porte de service, ou un appartement petit-bourgeois, une échope d'artisan qui habite où il travaille. Les techniciens (deux ou trois) restaient enfermés ici, connus par très peu de camarades. Malgré toutes les précautions, un jour ou plutôt une nuit, sou-

vent après de longs mois de travail, quand l'imprimerie et les techniciens étaient tout à fait au point, la police repérait l'emplacement de l'imprimerie.

La police était franchement contente, toujours sûre que pour longtemps on n'aurait plus à arracher avec des sabres les affiches révolutionnaires, que pour longtemps elle ne serait pas le spectateur impuissant d'une pluie de papillons dans les théâtres et des marchés inondés par les proclamations. Avec beaucoup de précautions, par peur de la dynamite, sous les regards ironiques des techniciens, ils emportent la « machine », le matériel et, ce qui était le plus triste, les feuilles déjà imprimées. Par les rues boueuses, sous les regards des voisins, qui sentent de suite que c'est « politique », par les rues étroites et boueuses, on emmène les techniciens avec leur allure lasse de gens qui vont se reposer. Que voulez-vous? Pour les premiers jours, même la prison, pleine de camarades, était de la liberté et du repos. Repos bien mérité : c'étaient des hommes; ils découvraient, en marchant vers la prison, leur énorme fatigue. Devant eux il y avait un changement, et ils avaient l'assurance : « Demain la ville sera pleine de nouveaux tracts, aujourd'hui même peut-être ».

Quand on découvrait une imprimerie (souvent dans la nuit, pendant les heures du travail), dans la plupart des cas, presque toujours, ce n'étaient pas les camarades qui étaient renseignés les premiers. C'étaient les voisins, les petites gens paisibles qui, eux aussi, attendaient la révolution, pour la diminution du loyer, pour une autre petite chose. Certes, ils n'osent pas entrer dans le mouvement, mais ils pleurent dans leurs pauvres intérieurs (mais qui leur appartiennent) en lisant les mots de haine et de foi dans les tracts. Ils donnent leur modeste part : ils cachent les fuyards, ils donnent de la monnaie de cuivre aux prisonniers.

Ces voisins accouraient, pâles et désespérés, à la « bourse », chuchoter à ceux du parti que l'imprimerie était prise. Et la rumeur passait d'un groupe à l'autre. Celui-ci, qui doit agir avec une indifférence extérieure, entend et voit par tout son être : « Nous avons perdu notre voix, notre puissance; nous n'avons plus d'imprimerie. Il faut agir. Vite. »

A la même heure, le mot d'ordre dans toutes les imprimeries, pour les ouvriers typographes, est : « Apportez du papier, des caractères, de l'encre. » Les rôles sont distribués entre les typographes. C'est l'imprimerie

d'Ivanov qui fournira le papier, l'imprimerie de Petrov les caractères, etc.

Une heure de ce vol collectif suffit pour avoir tout le matériel. En attendant, le « littéraire » de l'organisation rédige le nouveau tract. « Nous sommes vivants, nous continuons la lutte, nous sommes des millions contre une poignée de bourreaux cruels et aveugles. » Dans une autre chambre, dans une autre rue, on prépare l'usine. Les typographes ont fourni tout sauf la machine. Comment la remplacer. La machine typographique est une presse roulante. Un homme peut faire rouler une presse. Encore : il peut, avec sa force, faire d'un bâton une presse roulante. Il faut un rouleau. Un bois bien cylindrique, d'une quinzaine de centimètres de diamètre, long de cinquante, avec des manches, couvert d'une étoffe simple, d'une couverture, par exemple; cette étoffe doit avoir assez d'élasticité pour que le papier ne se déchire pas et que l'impression soit nette.

Mais si on a un petit peu plus de temps, on fera mieux. On prendra un tuyau en fer, on bouchera les deux côtés de ce tuyau avec des bouchons en bois, qui ont des trous dans le centre; comme un axe libre, on passera une barre de fer. La barre de fer dépasse assez le tuyau pour qu'on puisse mettre deux man-

ches aux deux extrémités. Sur ce tuyau en fer on applique deux ou trois couches de drap bien serré et bien cousu et lisse aux joints. Le technicien a fini son travail. Il est seul dans la chambre, il dit tout haut : « C'est bien! »

Alors, voyons, est-ce que tout est prêt? Il y a deux composteurs qui servaient pour composer ligne par ligne, il y a une galée en zinc fort, sur laquelle peu à peu (en les retirant du composteur par deux ou trois lignes), on fait la composition; il y a le châssis et les clefs pour serrer, des casses (boîtes en bois avec autant de divisions que de caractères). Un petit rouleau en gélatine mis sur un trapèze en gros fil de fer sert à mettre de l'encre sur la composition, le tout apporté par des typographes.

Ils ont fait leur devoir, et le patron a subi la nécessité.

Le local avec deux ou trois tables : c'est une cave, un grenier ou une chambre déjà préparée pour la future imprimerie; tout est prêt. On y transporte tout.

A deux commence la composition, le troisième prépare l'encre, coupe le papier. Ainsi on est prêt pour le tirage, la composition est enlevée de la galée sur la table, arrosée avec de l'eau (après une courte correction) pour que la poussière de plomb devienne de

la colle ; on serre la composition, avec le petit rouleau de gélatine on passe sur la planche à encre, puis sur la composition; un autre met une feuille de papier, le plus fort passe le rouleau-presse.

Le premier exemplaire est fait.

Deux mots échangés. Une pause, et trois hommes deviennent une machine tenace. L'un passe l'encre, l'autre met la feuille de papier et enlève la feuille imprimée, le troisième roule le rouleau.

On s'arrête quand il n'y a plus de papier. Et alors seulement on sent qu'on ne pourrait plus en tirer une. D'autres font les paquets, qui sont emportés dans une autre « iavka », où les attendent les colleurs. C'est toujours par le collage qu'on commence; coller est un travail toujours plus dangereux que répandre en jetant, ce qui se fait presque ouvertement et de gaieté de cœur. En distribuant les tracts, ils les voient déjà sur les murs — en « petit » — « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », le texte en caractères du « corps », et en bas, en capitales grasses : « A bas le tsarisme! » « L'imprimerie de l'organisation ».

Dans le prochain paquet, le lendemain, les techniciens emprisonnés trouvent, dans les recoins du panier, le nouveau tract.

Il arrive parfois plusieurs découvertes de

suite : une débâcle; toutes les « iavki » sont compromises, beaucoup de techniciens sont arrêtés. Alors c'est la feuille bleu-pâle de l'hectographe qui remplace l'orgueilleuse proclamation noir sur blanc d'une imprimerie. Il arrive encore des cas de toute urgence : une insurrection paysanne, par exemple, quand, pour diriger le mouvement, il faut beaucoup parler, beaucoup imprimer. Dans ce cas, la composition elle-même se fait en cachette dans une imprimerie privée. Plus : il arrive qu'on s'empare, à main armée, du matériel, quand il en faut beaucoup. On se prête de bonne grâce à cet attentat. Il arrive même que toute une typographie soit mobilisée par des revolvers. La composition et l'impression se font sur place. Tout le monde travaille avec acharnement, content de ce plaisir forcé : ajouter encore une chance pour la révolution.

Dans le temps des organisations de pogromes patriotiques, c'était une manière de punition. On emportait les imprimés monarchistes pour les détruire, et, sur place, on imprimait une relation des faits.

***

Les ouvriers typographes furent les premiers à venir à la révolution. Plus ou moins

lettrés, travaillant dans des conditions qui les menaient à la tuberculose, ce sont eux les premiers qui répondaient aux appels à la grève, à la démonstration ou à la barricade. Ce sont eux aussi qui fournissaient les meilleurs techniciens. On pouvait disposer d'eux tous.

Le petit Kostia Chevtchouk, qui est mort du typhus à la prison, quand on lui demandait pourquoi il avait été arrêté, répondait timidement : « Je suis technicien ». Il faut ajouter qu'il était un mauvais technicien. Presque enfant, rouquin et chétif, avec des yeux gris revêches, il était distrait, très distrait, et malpropre. D'ailleurs, il savait mal l'orthographe, après trois corrections, il y avait encore des coquilles dans sa composition. Un jour on l'a pris comme aide temporaire dans l'imprimerie. Les temps étaient durs, on travaillait beaucoup, on ne sortait pas, on n'avait rien à manger. On lui dit : « Va te reposer chez toi »; avec l'air distrait de toujours, il répondait, comme réveillé : « Non, il ne faut pas, je n'ai rien à y faire ».

On a su après que sa famille se composait d'une marâtre et d'une dizaine d'enfants; le père était mort. C'était sa famille. Les temps devenaient de plus en plus noirs, il fallait fermer pour un moment l'imprimerie. Kostia,

distrait, demandait : « Qu'est-ce que je deviendrai ? »

On ne l'a pas pris dans la nouvelle imprimerie parce qu'il était trop distrait. C'était un chagrin lourd pour lui.

Il amassait sous le lit commun de sa « famille » du matériel et des caractères; il était toujours prêt à recommencer le travail. Il espérait, en secret, qu'après la prochaine découverte on l'appellerait.

Il était malpropre, distrait, mais résistant dans la souffrance, dévoué et touchant.

IX

## Le printemps de 1905

Après le 9 janvier, la guerre entre les forces réactionnaires et révolutionnaires est franche. Le peuple est pour la révolution.

La lutte entre la police, qui est le vrai gouvernement et les révolutionnaires, devient âpre. Par une simple décision administrative on envoie en Sibérie, on enferme dans les prisons, on exile à l'étranger.

Les démonstrations des ouvriers, des étudiants finissent par des bagarres sanglantes et des barricades. Les meetings sont dispersés avec sauvagerie. Les piquets des meetings font une sélection, ne laissent pas passer de trop jeunes ni de trop faibles de santé. « Tu ne tiendras pas le coup ».

Dans leurs discours, les propagandistes ne viennent plus de loin, comme aux premiers temps; on s'occupe moins des questions économiques, on parle d'une nouvelle forme de gouvernement, du rôle prépondérant dû au prolétariat.

Les provocateurs s'occupent des questions

proprement économiques séparées de la politique. Le gouvernement fait semblant de sacrifier le bourgeois.

Le travail de propagande et d'éducation est doublé par le travail des orateurs. On improvise les meetings dans les théâtres, pendant un spectacle, dans les bibliothèques, dans les réunions publiques, dans les marchés. Les étudiants, leurs professeurs, les lycéens même s'agitent. Par la ville, couverts de la poussière des routes, passent les paysans prisonniers.

Le travail devient de plus en plus large. Le propagandiste n'a plus le temps de s'occuper des choses de culture, d'économie, etc. Les cercles ne travaillent presque plus.

Toute une littérature demi-légale remplace avec avantage ce travail. Le travail révolutionnaire gagne en étendue : c'est la fièvre. Tout l'effort est dans la rue, on s'habitue à la tenir, tout devient démonstratif. On change les méthodes pour le nouveau rythme qui vient.

Chocs avec la police dans les villes, incendies autour.

Les forces nouvelles : les démobilisés de la guerre russo-japonaise arrivent.

Ce sont des intellectuels, des ouvriers, des paysans, des artisans, en uniforme, qui ont vu

la camarilla à l'œuvre : des assassins, des voleurs, voleurs, voleurs. Voleurs et assassins cyniques. Et lâches.

Le commandement : sale, lâche, cupide; l'armée : lourde, lente et indifférente, sans patriotisme. L'ennui. C'était ignoble comme une impotence fanfaronne. C'était l'ennui et la honte qui ne méritaient pas les souffrances.

L'état-major, dans un train à deux locomotives, une derrière et une devant, pour la commodité de fuir dans toutes les directions, fuir avant l'armée qui ne fuit même pas, qui recule et reçoit les coups, impassible.

L'état-major dans un train-cabaret, suivi de près par une armée de prostituées, d'intendants sans munitions, d'aventuriers, de civils qui ont leur *bourse noire* ici. Tout agité, ivre, en désordre, en devançant les trains-hôpitaux remplis de grands blessés. C'est la foule des voleurs, des débauchés, qui erre d'un endroit à l'autre pour mentir, pour faire croire qu'ils ont un plan, cette foule incohérente et odieuse qu'ont vue l'intellectuel, le paysan et l'ouvrier.

Ces soldats démobilisés revenaient à la campagne, dans leurs villes, les yeux ouverts, pleins de mépris pour les anciens prestiges, pleins de dégoût pour ce régime de pourriture. Avec un sentiment qu'on a après un long

voyage en se baignant, ils se joignent à toutes les manifestations, à toute action révolutionnaire; ils sont les initiateurs des émeutes eux-mêmes.

La laideur de ce régime était repoussante.

Il y a une pression partout sur le gouvernement. Les zemstvo, les municipalités, les industriels, en partie même les nobles, montrent leur dégoût pour le cynisme des gouvernants.

Les prisons ont de nouveaux occupants parfumés et aux mains soignées : ce sont les membres du parti libéral K-D.

Tout ce monde-là aspire au changement. Choqué avant tout par la laideur et le *manque de goût.*

Les révolutionnaires ont autre chose à faire; ils voient la révolution approcher; ce n'est pas un replâtrage qu'il leur faut : c'est la révolution, ses formes les plus nouvelles; ils ont une étape à faire avec des libéraux pour la liberté de la presse, pour le parlement, mais pour se séparer après de ces ennemis de classe.

Même à ce moment, il ne fallait pas oublier la lutte des classes. Il fallait donner un programme d'action net et son but de révolution sociale à la masse des ouvriers et paysans révolutionnaires.

# DEUXIÈME PARTIE

# DEUXIÈME PARTIE

## I

### La surveillance. -- La perquisition. L'arrestation

Un jour, votre travail est interrompu. Vous êtes dans la rue; vous levez les yeux et ils rencontrent les « autres ». Un choc désagréable : on vous surveille, on vous attend, ou non, on vous a rencontré et reconnu. Un effort pour ne pas rebrousser chemin. On vous laisse passer. Mais les regards, comme des clous, s'enfoncent dans votre dos. Ou n'est-ce que votre sensibilité, votre méfiance? « Hier aussi j'ai remarqué ce pardessus rouge-marron. Suis-je simplement nerveux? » En tournant dans une autre rue, vous jetez un regard : derrière la silhouette d'une femme qui barre la vue, vous reconnaissez des taches rouge-marron. Mais est-ce que ces taches bougent? Plus leste, vous continuez, vous êtes prêt à entrer dans une porte cochère. Un re-

gard à deux pas, c'est encore cet homme. C'est sûr : on vous suit. On est sur vos pas.

Dans la surveillance il y a deux buts : la surveillance de vous et de vos amis et votre arrestation.

« Si c'est pour m'arrêter, ils pouvaient déjà le faire; c'est pour surveiller. Continuons la route. » Une connaissance vous rencontre. « Vous êtes distrait », remarque-t-il. Vous vous placez pour mieux voir. Votre connaissance est insupportablement bavarde. Et l'homme est là. Il est possible que votre connaissance vous raconte des choses intéressantes ou qui puissent vous intéresser à un autre moment; peut-être vous lui répondez. « L'autre » regarde une vitrine. Calmement, toujours distrait (pas du tout, en fait) vous quittez votre connaissance. « Fallait-il le retenir? » Vous avez envie de crier contre le malaise que vous éprouvez.

Vous marchez, votre ombre marche derrière; vous vous arrêtez, votre ombre s'arrête aussi. Vous avez déjà échangé quelques regards.

Fuir? — La rue est vide, on ne peut pas se mêler à la foule. Il est tôt, tous les concierges sont à leur porte, en train de balayer. La distance entre vous et l'homme est minime. Cette distance devient de plus en plus petite.

Vous marchez lentement. Quelle heure peut-il être? Est-ce pour la surveillance seulement? « Est-ce qu'on va me prendre ou non? J'ai tant à faire aujourd'hui, beaucoup de choses à finir. Non, je ne veux pas être arrêté aujourd'hui, j'ai beaucoup de travail, j'ai des choses à finir. Ça et ça ». Vous voyez les formes, les couleurs, les choses, les gens avec leurs objets, tout, sauf votre action. « Si j'avais encore une semaine, deux jours ». Fuir. Vous faites un mouvement : ils sont déjà deux ou trois, silencieux, qui sont derrière et devant vous. Vous ne bougez plus : vous êtes arrêté.

Sur le chemin du commissariat, les choses que vous connaissez depuis longtemps vous paraissent neuves. Vous passez des portes, et ici finissent toutes vos inquiétudes de tout à l'heure, vous êtes complètement calme.

Le changement est brusque, vous pouvez suivre vos inquiétudes qui se rétrécissent, rétrécissent jusqu'au ridicule. C'est même rigolo.

Il n'y a pas à dépeindre le commissariat. C'est sûr : partout ils se ressemblent. Leurs couleurs, leur odeur, le physique des gens et leurs mouvements, les meubles, les papiers jaunis dès le premier jour et même les grou-

pes venus pour leurs affaires sont les mêmes partout.

Toujours, avec intervalles, vous passez d'une chambre à l'autre; vous avez le temps. Après avoir étudié le plafond gris-jaune où il touche l'armoire noire, vous étudiez une chose plus sérieuse : la possibilité de fuir. Rien à faire pour le moment.

On vous fouille. Les mains rouges, énormes, malhabiles vous fouillent. « Elles sont grandes ces mains, et fortes, elles sont pour le travail, elles sont sans cors, elles ne travaillent pas ». Ce sont les mains jusqu'à la manche que vous voyez, oui, et la poitrine avec le tissu grossier. Vous avez les mains en l'air. Les premiers mouvements de ces mains vont tout le long de votre corps. Après c'est la ceinture. On cherche l'arme. Votre nom, votre état civil dits, votre col et vos bretelles enlevés, vous descendez dans le violon par un petit couloir sombre.

On réussit quelquefois à fuir du violon. On y arrive si on est dans une compagnie intéressante, qui a des raisons et de la décision pour fuir. La grille de la fenêtre est souvent rouillée, elle s'enlève facilement (par un effort d'un désespéré) du mur lépreux. La cour où donne la fenêtre est calme, on ne voit personne. Ou bien, s'il y a beaucoup de monde,

c'est aussi commode, si on fait tout en vitesse; le monde ici est affairé et, une fois parmi eux, on est protégé par la confusion.

Mais cette fois vous êtes entouré des soulards d'hier; ils sont déjà debout, tout frippés, pour s'en aller. Et la grille est bien noire dans un mur gris-cimenté. Vous demandez qu'on vous mène aux cabinets, ils sont dans la cour en bas. Pas de veine, rien à faire ici non plus. Vous cherchez de l'inspiration dans toutes les évasions de vos amis. « Fuir en route, chez le colonel des gendarmes? » Mais vous êtes solidement encadré, c'est le soir, votre escorte est vigilante. Du gris devant, du gris de chaque côté. Un gris humide. Ces clôtures en bois, noires des pluies bues, vous donnent une calme assurance; les toits sont brillants et gris. En marchant sur la chaussée, on évite des flaques d'eau. Il a plu. Le gendarme est aimable, courtois ou brutal et grossier, et tantôt l'un, tantôt l'autre. Il parle, il crie, il chuchote beaucoup. Vous ne répondez presque pas, vous ne signez aucun papier, pas même le procès-verbal de votre arrestation. Pourquoi signer? Les choses qu'on peut ne pas faire, les choses qu'on peut ne pas dire, on ne les fait pas, on ne les dit pas.

Le colonel veut savoir, dans chacun il cherche un traître possible et il se dit discret et

puissant. Il vous flatte, il vous menace, il a des preuves contre vous. Vous le savez, vous restez toujours le même, impassible. Il est gendarme maintenant, mais lui aussi est allé en prison pour un idéal, il a été étudiant, il est plus âgé que vous, il peut vous donner de sages conseils, c'est long et emmerdant. Il vous menace de son revolver, il le remet dans le tiroir, il vous explique, il exige, il appelle: on vous emmène à la prison. Deux gendarmes de chaque côté et un soldat armé d'un fusil derrière.

⁂

Depuis quelques jours on rôde autour de la maison que vous habitez. Depuis quelques jours, des gens sans expression, sans le cachet d'un métier, comme habillés de vêtements empruntés, essaient aimablement de vous adresser la parole.

Ce cas est bon. Vous vous débarrassez de quelques livres, vous cachez et brûlez un petit peu, vous prévenez des amis, et comme il n'y a pas de soupçons nets contre vous, vous attendez comme si vous aviez du temps à perdre. La nuit, on frappe à la porte : « La police ». Vous vous habillez sommairement. Les policiers et les gendarmes et un civil. Dans deux heures tout ce monde s'en va, on

n'a rien trouvé. Il est prudent de décamper le matin ou la nuit même, car vous ne cesserez pas votre travail pour le simple plaisir de tromper les policiers. La police reviendra, elle se doute bien de quelque chose : votre intérieur est pauvre, vous avez des livres, vous venez à la maison irrégulièrement, vous disposez capricieusement de votre temps. Un honnête homme doit être riche pour ça. Un pauvre travaille du matin au soir, il sort le matin, il rentre le soir.

La perquisition à grand fracas se passe dans les iavki. Des soldats cernent la maison, les policiers et les gendarmes la démolissent à l'intérieur, on arrache les planchers, les portes qu'on aurait pu ouvrir. On sonde tous les murs, on crève les meubles, on emporte des livres qu'on peut acheter n'importe où. Des agents partent et reviennent, les voitures emmènent un tas de choses. Tout le quartier est inquiété. Qu'on trouve quelque chose ou qu'on ne trouve rien du tout, on emmène toujours quelqu'un : la police n'est pas aveugle. Ce rythme affairé, on le prend souvent tard dans la nuit, quand il est déjà sûr qu'on ne trouvera rien. Ce rythme s'accélère, crescendo. On va de la peur à la nervosité, à la lassitude.

Ils ont des raisons d'avoir peur. La « iavki »

pour les armes est habitée par la mère et la fille Sviatikov. On a trahi la « iavki ». Le même jour, à la même heure, une perquisition. Dans la « iavka » beaucoup d'armes et pas mal d'explosifs. Les temps sont troubles. Entre la fenêtre et la rue une palissade. Les trois camarades qui sont là, la mère Swiatkov les renvoie, pour se sauver par le toit. Elle reste avec la fille. Tout est fait avec une belle vitesse qu'elle a encore le temps par un coup de revolver d'empêcher le deuxième policier d'entrer; le premier est immobilisé par le coup tiré par la fille dans la porte. Ça donne le temps aux fugitifs de s'en aller. Alors la foule des policiers commence un tir désordonné, un tir de lâches qui tirent par peur. Sviatikova est obligée de continuer. La mère tire en visant, cachée par la jalousie. C'est la seule chose qui reste à faire. Il n'y a pas de recul jusqu'à la mort. En 1906 les forts Chabrol deviennent de plus en plus fréquents. On a 1905 derrière soi. On ne plaisante plus. On s'arme de mieux en mieux. Ce ne sont pas les « Lefaucheux » ou les « Bulldogs » démodés qu'on a, ce sont des brownings et des mausers.

Pris, on est d'office pendu. Humilié encore par la joie des policiers, on préfère rester là, s'enterrer soi-même.

On est presque poli avec vous quand on sait que vous serez pendu par le tribunal à qui on vous envoie. C'est malheureux d'avoir peu de choses sur votre conscience. Le premier interrogatoire est fait au commissariat même. Même pour les choses qu'on vous reproche, il n'y a pas de preuves non plus. Vous envoyer au tribunal, la police sera roulée dans sa prise. Malheur à vous si vous êtes un tout petit ouvrier, c'est l'interrogatoire avec le passage à tabac. C'est pire encore s'ils attendent de vous des renseignements, alors c'est la torture. Un ouvrier, un paysan évite rarement l'indignation expressive de la police : « Ça aussi c'est révolutionnaire, c'est pouilleux, c'est borgne, ça gagne cinq kopeks par jour et c'est révolutionnaire ». Les coup reçus d'un policier étaient une chose normale, pour la police c'était le système ; on bat avant tout, en tout cas, ça donne du prestige. Quant au peuple, il y était habitué.

Vrai ! il fallait la fraîcheur d'âme d'un ouvrier révolutionnaire pour s'en indigner.

Adam est très bavard. Il vend dans les marchés des pastèques en été, en hiver du thé. Ancien paysan, il est grand et beau, il a des moustaches tombantes comme les cosaques ukrainiens. Adam est bavard, il parle de tout et avec tous (tous sont des paysans). Seule-

ment il a un tic, ses conversations finissent toujours de la même manière, il aime la politique. Un jour sa conversation animée est suivie par un mouchard. La conversation (cette fois avec des soldats) est nettement révolutionnaire, elle est systématique. Quand on l'arrête, pas de preuves. Les soldats n'ont rien entendu. On bat Adam, on le bat sans grand intérêt, mollement. Mais il s'indigne, c'est alors que ça devient intéressant, on le bat avec art, longtemps, et on lui arrache ses moustaches magnifiques.

---

## II

## La prison

On vous suit, on vous traque sans cesse. Les perquisitions, votre arrestation dans le train en partance, les commissariats, les évasions avortées, l'interrogatoire, les gendarmes, les fouilles, ça vous fatigue tellement que vous entrez à la prison content : c'est fini.

Au bureau on fait votre inventaire, votre nom, vos occupations, votre linge, etc. Le surveillant de service par un escalier en spirale vous suit jusqu'au palier du troisième étage. Avec la clef de la cellule, il vous confie au surveillant du corridor.

Avant qu'on ouvre la porte, différentes voix pressées qui viennent on ne sait d'où vous demandent mille choses. Impossible de répondre, on vous enferme. Vous êtes seul. En entrant vous faites deux pas, vous vous retournez vers la porte, comme si vous aviez oublié de demander quelque chose, la porte se ferme déjà et vous restez là. Devant vous, la porte en bois, massive et lourde avec les grands clous ronds, peints en vert le plus

triste, un vert noir. A la hauteur de votre tête, un trou carré de huit centimètres sur huit avec une petite grille. Une petite fenêtre, quoi, elle se ferme de l'extérieur.

Les derniers pas du surveillant, et c'est le silence qui vient. C'est tout ce qu'il y a, le silence dans une odeur fade.

Vous vous retournez, vous êtes devant un trou plus grand, placé plus haut que les fenêtres ordinaires, juste devant vous, avec une grille solide. Ce trou donne dans la nuit sans étoiles.

Dans cette chambre qui est un passage entre la porte et l'inaccessible fenêtre se serrent, d'un côté un lit en bois, de l'autre une petite table, de la même couleur que la porte.

Le bruit de coups légers vous arrive. C'est alors seulement que vous comprenez bien nettement que vous êtes en prison.

Jusqu'ici l'inattendu et la discorde entre la réalité et l'image que vous vous êtes fait de la prison, vous font oublier les noms des choses. Votre imagination vous a prévenu de l'idée générale du plan, de la disposition des choses. Mais les détails diffèrent et vous frappent. Qui pouvait imaginer cette couleur de la porte et ce sentiment de passage ? « C'est la prison ».

Les petits coups continuent. Vous essayez

de comprendre et de répondre... C'est Linder qui vous parle. Il est arrêté depuis ce matin. Vous ne le saviez pas. Cette nouvelle vous embrouille. Est-ce cette nouvelle qui vous donne ce songe immobile, inquiétant ?

Vous vous réveillez la nuit. De votre lit, vous avez un autre aspect de la cellule. Entre vos paupières entr'ouvertes, la petite lampe à pétrole envoie de longs rayons dorés et chauds. Ils viennent et ils retournent. Ça vous fait penser à l'enfance. Le silence est complet, vous êtes tranquille et heureux.

Mais rien ne vous appartient à la prison, le silence non plus. Nettement, on entend sonner les pas d'un géant. C'est le surveillant.

Le matin vous découvrez que les murs sont jaune-ocre. Cette découverte est suivie d'une autre : encore un meuble, un grand seau en bois avec un couvercle. Ah ! c'est la fameuse « paracha », c'est le vase de nuit des prisonniers qui reste toujours là.

De loin vous entendez la prière sourde que chantent en chœur les prisonniers de droit commun. Ce chant vient plus près et plus haut. Après il s'en va, plus à droite, accompagné de ce bruit étrange et métallique : les chaînes.

Au bout de quelques minutes c'est un bruit devant votre porte. Elle s'ouvre, le vieux sur-

veillant entre le premier, se range militairement de côté et crie : « Lève-toi ». J'étais prévenu que le « politique » ne se lève pas, je reste couché. On passe comme si j'avais obéi, la porte reste largement ouverte. Des têtes dans la porte, quelqu'un entre désinvolte. Ce sont des camarades. Tout le couloir est plein de monde. Ma cellule aussi. C'est l'heure de l'eau chaude pour le thé et des w.-c., m'explique-t-on. On me prévient que j'ai le droit de refuser la « paracha ».

Impossible de vous dire le dégoût de ces w.-c. de la prison, qui est comme une peur physique. Dix énormes chaises en pierre cimentées, inscrustées de saleté jaune, disposées en rond, les hommes dessus accroupis. Ici même tout autour on attend les places libres en fumant et en bavardant. Plus près d'une chaise vous entendez l'écho des voix dans les trous. Ces choses servent aux prisonniers de droit commun de téléphone entre deux étages.

Je regarde la prison. La prison est un monde qui se suffit à lui-même. Il pourrait s'arracher de la terre, être une planète à part, avec une atmosphère où, à l'oxygène se mêle le soufre qui colore tout, les murs, les voix, les habitants en jaune gris-beige, impalpable, aussi expressif que la pourriture.

En entrant, vous échangez ici vos habits

grotesques contre l'uniforme, vous changez vos couleurs; le rose de la jeunesse, le brun des hommes choquent ici, le timbre de votre voix s'assourdit. Tout devient jaune sale, qui est la seule couleur ici.

C'est la voix des prisonniers qui vous frappe surtout : sans franchise, cassée, sourde.

Vous changez même vos mouvements, votre démarche, votre maintien. C'est une allure paresseuse et trompeuse : le prisonnier est comme un chat, nonchalant et très vif, s'il le faut.

Le « politique » est étranger et rebelle ici; il est paradoxal. Il conserve son costume. Il prend plus lentement ce mimétisme des murs. Il habite séparé, épié par la jalousie et sans la remarquer.

Le quartier politique hommes se trouve dans le premier bâtiment; il occupe le couloir à droite, au troisième, qui plus loin devient l'hôpital de la prison. Le couloir à gauche du même étage est occupé par nos femmes et l'église. Aux deux étages en bas sont les prisonniers de droit commun; au rez-de-chaussée, à droite, le bureau, les cachots, la caserne; à gauche, les ateliers. Dans le bâtiment jumeau et parallèle, deux étages sont occupés par les « agraires » et les « politi-

ques » ; au premier et au rez-de-chaussée sont les prisonniers de droit commun, condamnés au bagne, les condamnés à mort et ceux qui doivent être transférés (peresilka).

Les trois cours servent à la promenade deux fois par jour, chacune de quinze minutes. Dans la première cour, les « politiques » ; dans la deuxième, les « droit commun ». Dans une partie de la troisième cour, les condamnés à mort.

C'est en vous promenant dans la première cour que vous commencez à étudier les prisonniers derrière les grilles. La cour n'est pas grande : vous pouvez, en conversant avec un prisonnier, derrière la grille, commencer une phrase et la finir en retournant.

Au mieux, vous les étudiez de votre fenêtre, pendant leur promenade dans la deuxième cour. Tout d'abord se promènent les femmes au droit commun. Dans la pénurie de spectacles et de distractions, les vieilles disent des obscénités, les jeunes montrent tout ce qu'elles peuvent avec grandeur et générosité, le payant après par le cachot. Cette société, derrière les grilles, vous fait admirer le rythme extraordinaire des injures russes. On lance de la mie de pain en guise d'approbation et de caresse.

Toute la journée il y a des rondes de pri-

sonniers de droit commun. Ils se disputent entre eux, et avec les autres qui restent derrière les grilles. En revenant, ils écrasent, dans l'escalier étroit, un traître ou un paysan riche, isolés pour ne pas subir le chantage des « aristos » de la prison. Presque cadavre, il passe par notre couloir à l'hôpital.

Ce sont les condamnés à mort qui passent maintenant d'une cage à grilles dans une autre avec un ciel ouvert. Ils s'amusent, ils courent en soutenant les chaînes par le cuir qui lie les chaînes à la ceinture. C'est une émouvante musique, surtout quand les chaînes sont en acier.

C'est un grand attrait de regarder tout cela, suspendu par les mains sur la fenêtre en se cachant du soldat en faction dans la cour. (S'il vous voit, il a le droit de tirer.) Mais cela intéresse et attire les premiers jours. Quelques jours passés, on ne voit plus que les uniformes plats, beiges, qui se mêlent aux murs, aux pierres rondes par terre. Tout est beige, gris-beige, gris-marron, tout est pareil. On préfère sa vie qui existe à la peste du dehors. Vous ne revenez plus à la fenêtre. Alors le monde de droit commun revient à vous dans les rumeurs; impossible de ne pas les entendre. Pendant la visite de mercredi, un prévenu de droit commun a mangé le nez de sa

femme; on va emmener chez nous Mochoul, le fameux brigand qui a découpé avec les dents un anneau de la grille; deux surveillants, anciens mouchards connus par lui, ont quitté leur emploi de peur; toute cette nuit, à la « peresilka », on a battu un gaillard de deux mètres qui a violé un petit garçon; quelqu'un, dans l'aile gauche du deuxième, simule la folie, pas intelligemment; même les fous se fatiguent, lui, il crie tout le temps. Babi aîné sera pendu dans notre prison sans aller au centre, parce qu'avant chaque départ on trouve ses chaînes sciées et, comme il y a trois ans Petka le maigre, il sera pendu dans l'angle que fait l'établissement des bains avec le mur extérieur. Les trous dans les murs restent encore, on passera une poutre et, dessous, on mettra une caisse pour recevoir le cadavre. Pour que Babi, en attendant, se tienne tranquille, le chef surveillant lui apporte de la vodka, en cachette.

Depuis qu'on laisse (après la dernière grève de la faim) nos portes ouvertes pour quatre heures pendant la journée, les « aristos » de la prison, les privilégiés viennent nous voir. Les récits de leurs vies et de leurs exploits sont interminables; ils sont pleins de vantardise. « Je lui dis (à sa maîtresse qui l'en-

nuyait) : Prie Dieu et souviens-toi de tes parents; tu vas mourir », raconte Kourini.

C'était bien la peine de tuer sur les grandes routes dix-huit personnes avec lâcheté, avec cruauté, d'en sauver d'autres avec générosité, de violer le cadavre encore chaud d'une jeune fille tuée, de crâner devant la mort, pour décolorer tout ça avec de la littérature.

Oui, on sait, il a tué sa maîtresse, il l'a jetée dans un puits et, toujours fanfaron, il a épinglé sur le cadavre un mot : elle a été tuée par Kourini. Oui, mais il l'a tuée par jalousie, comme tue un petit-bourgeois, après la noce, par derrière.

Ces « aristos », ils sont bavards, courageux, très sentimentaux, bons hommes souvent, surtout les meurtriers. Ignobles et repoussants sont toujours les escrocs; il n'y a rien à tirer de conversations avec eux après la première. Le reste est pareil : déclamation et cliché.

Les petits, tout petits voleurs, qui viennent enlever la paracha, balayer le corridor, sont plus humains, sans forfanterie.

Nos relations avec eux sont plutôt amicales; ils volent chez nous les rasoirs; ils attendent l'amnistie que nous leur apporterons par notre activité. Pourtant, il suffit que la police place un provocateur parmi eux pour qu'ils deviennent des ennemis dangereux. Il

faut ignorer tout ce monde. Regardez nos paysans : ils n'ont pas notre curiosité malsaine, notre amour pour les documents humains. Pour les agraires, ce monde n'existe pas. Ils l'ignorent, ils oublient sa présence, comme dans une rue vous ne voyez plus les maisons qui vous entourent. Mais est-ce vrai que, derrière leur masque de vanité, il n'y a rien, rien? Quand vous n'êtes que deux, il est déjà acteur. Il faut l'entendre quand il est seul avec vous, dans la pénombre : il est alors seul avec lui. Alors vous entendez les accents humains, alors c'est un malade, ou un homme souillé, malheureux et irresponsable. Laissons-les.

## III

## La prison, c'est notre université

Nous différons d'eux en tout. Nous sommes habillés comme la foule du dehors; avec nous viennent à la prison des objets nouveaux : des livres aux couvertures jaunes, rouges, blanches et noires; un gros cahier que chacun de nous reçoit de ses amis, les pages sont numérotées dans le bureau; le cahier avec ses pages liées d'un cordon jaune et un sceau en cire à cacheter noire; la brosse à dents toute blanche et lisse; le savon... en papier de luxe; choses qui transforment notre cellule. On nous apporte régulièrement à manger du dehors, et, pendant les fêtes, on nous permet de recevoir des fruits et même du vin. Nous sommes une collectivité, nous avons notre administration élue par nous, nous avons notre chef, notre plénipotentiaire : le « starosta », nous avons le droit de réunion; notre « starosta » a le droit d'entrer parfois où sont les « politiques »; il a son mot à dire quand on nous case; nous avons notre tribunal.

Et nous avons nos moyens de défendre nos

droits : l'obstruction et la grève de la faim. Il est vrai qu'on nous répond souvent par la cravache et le cachot.

Mais le plus important qui nous rapproche des hommes libres, c'est notre travail. La prison, c'est notre université.

Pour beaucoup de professionnels fatigués, la prison est un repos. Ils viennent si surmenés que, les premiers jours, ils dorment jour et nuit; ou bien ils n'ont pas du tout sommeil. Mais quelques jours de prison et l'éducation commence. Comme des affamés, ils se jettent sur les livres, discussions, conversations. Il faut un effort pour diriger leur curiosité pour tout, pour la politique, le théâtre, la littérature, la philosophie, etc. Bien plus : ici commencent les doutes qui poussent au travail acharné, qui affermissent la foi. D'ici sortent les théoriciens, les spécialistes dans les questions agraires, les coopérateurs. Le travailleur révolutionnaire renforce le sentiment par le sens critique. On étudie Marx, les néo-empiristes; ici naissent à nouveau les questions vieilles comme le monde, elles mènent à la consécration de la pensée, à la philosophie matérialiste.

Ici chacun prépare sa place dans le travail après la prison. Certes, ce n'est pas tout le monde qui travaille méthodiquement, mais

l'ambiance de travail existe. Il y en a qui travaillent avec acharnement, égoïstement, oubliant qu'il faut éduquer les autres.

Même une partie du travail pour le dehors se fait ici. Si même quelqu'un ne travaille pas par manque d'habitude, occupé par des désirs d'évasion qui le rongent, il apprend quand même quelque chose.

Mais le plus gros travail c'est l'éducation des ouvriers et des paysans. A eux souvent il faut l'alphabet; il faut achever le travail des cercles interrompus. Plus encore, aux agraires il faut souvent expliquer pourquoi ils sont ici, ils ne le comprennent pas très bien; il faut leur découvrir les motifs cachés de leurs propres actes, leurs sentiments. Et les étudier en faisant leur éducation. On a vu toute l'importance de ce travail avec les agraires pendant l'affaire Chevtchenko. Cette affaire a amené à notre prison douze cents paysans, tous robustes, sains et ignorants.

## IV

## L'affaire Chevtchenko

Une petite ville, entourée de forêts. A un marché plein de paysans — c'était un dimanche — Chevtchenko, un peintre ambulant, chétif et manchot, se met à faire de la propagande dans un débit. On le connaît, on l'écoute. Il dit la misère et la fatigue de la vie ouvrière; mais quand il vient à dire ce qu'il faut faire, les paysans que satisfaisaient jusque-là les bribes de son discours qui leur parvenait de loin, tous ces paysans veulent bien entendre. On sort du débit, on place Chevtchenko sur un gros tonneau. Il parle, encouragé par les lourds « c'est juste » que laissent tomber les paysans. Bientôt le tonneau, avec Chevtchenko dessus, prend place au milieu du marché. Chevtchenko est chétif, mais a une voix tranchante et forte. Il parle longtemps.

Après beaucoup d'efforts et de ruses, la police réussit à enlever Chevtchenko du tonneau, et après un léger passage à tabac, à le mettre en prison.

Le lendemain lundi c'est fête. C'est un grand marché où viennent les paysans de toute la contrée. La foule de paysans au marché est houleuse et sombre. Vers dix heures du matin, deux mille paysans robustes et reposés se dirigent vers la prison. Là, avec un entêtement stupide, ils frappent si longtemps la porte de la prison qu'elle cède. Chevtchenko est libre sous les yeux du commissaire et d'un petit détachement de police montée qui assistent impuissants; le meeting avec Chevtchenko recommence. Il est secondé par des camarades.

Le lendemain, la police, renforcée par des cosaques et les conseils d'un envoyé du gouverneur, arrête une vingtaine de « meneurs », de jeunes gens, tous d'un même village : chose absurde. Chevtchenko est introuvable.

La police montée escorte les prisonniers. En route pour la ville, on traverse deux villages qui manifestent une hostilité passive envers la police. Devant le troisième village, une centaine de paysans entourent le convoi, le pétrissent un petit peu et fêtent les prisonniers qu'ils délivrent. Trois jours après, un régiment disciplinaire perquisitionne, pille, détruit et arrête presque tous les hommes du village où on a libéré les paysans. Ça fait quelques centaines d'arrêtés. Les arrestations

sont mouvementées, les villages proches sont pleins de rumeurs, une nouvelle échauffourée avec la police a lieu devant la ville, la police tire, il y a des blessés et on arrête, on arrête, sans preuves, on arrête simplement parce qu'on est paysan. Chevtchenko est oublié, mais cette affaire, avec douze cents inculpés, s'appelle « l'affaire Chevtchenko ».

Un matin, une foule est devant notre prison : une démonstration? Cette foule est trop paisible, la plupart sont assis par terre, leurs petits baluchons sur les genoux. C'est pour l'affaire Chevtchenko. Douze cents inculpés font un trajet de soixante-quinze kilomètres à pied pour comparaître devant le tribunal d'ouièzd!

Mais où caser tout ce monde? Le système est simple : on va avoir recours à la multiplication. Une cellule pour un homme multipliée par quinze donne une chambrée pour quinze prisonniers. Dans le deuxième bâtiment, on tasse les prisonniers de droit commun sur un seul étage, on place les paysans de l'affaire Chevtchenko au deuxième. L'étage aménagé pour cent cinquante hommes en contient maintenant douze cents.

Dans les cellules on reste presque toute la journée debout, la nuit on dort les pieds des uns dans la bouche des autres.

En voilà du travail! Ils sont calmes, patients, vivent en commun, ils sont enfermés, tout autour est étrange pour eux.

Pourtant il faut qu'après des mois de prison ils reviennent à la maison des révolutionnaires conscients. Voilà du travail pour nous. Voilà pour nous de l'activité à la prison.

## V

## Instruction. - Jugement. - Transfert

La porte de votre cellule s'ouvre quatre fois par jour : pour le premier appel de « vérification » à six heures du matin; pour la première promenade à dix heures du matin; pour la deuxième promenade à deux heures de l'après-midi, et pour le deuxième appel à six heures de l'après-midi. Si elle s'ouvre en dehors de ces heures fixes, c'est pour un événement.

Avant qu'elle s'ouvre, vous entendez les pas du surveillant (vous les connaissez bien), accompagnés par d'autres pas et la musique des clés du surveillant-chef.

Dans toutes les cellules on s'approche du guichet de la porte. « Où se sont-ils arrêtés? Ils continuent, c'est pas pour nous ». C'est toujours un événement quand les portes s'ouvrent en dehors des heures fixes. On amène un nouveau. S'il tombe dans une cellule commune, il veut raconter, raconter tout et il ne réussit à raconter rien du tout. Il oublie que la vie générale des hommes, de l'autre côté

des murs, est interrompue pour nous. Beaucoup de choses nous manquent. Nous ne le comprenons pas. Alors il commence l'historique de chaque détail. Notre patience souffre, nous savons ceci et celà. Alors il nous demande de dire les choses que nous ne savons pas. Nous préférons l'interroger.

La porte s'ouvre encore pour laisser passer un camarade chez le juge d'instruction, chez le « gendarme ». Le camarade revient toujours taciturne, sombre, on n'aime pas nier les actes qui font votre orgueil. On y est obligé, et on est indigné contre soi-même, contre les camarades.

Le retour d'un procès, si triste qu'il soit à cause du verdict, est toujours une fête. Les ironiques rapportent des détails ridicules sur les juges, sur les avocats, les témoins; les passionnés ont encore les yeux brillants, comme ils les avaient en face des ennemis qui se disent juges, comme dans leurs discours de défense qui, toujours, devenaient accusateurs. Si on rapporte un acquittement et si on n'est pas envoyé en Sibérie par ordre administratif, quelle agitation autour; ce n'est pas le camarade qui s'en va, c'est la poste. Lui, il se dépense pour trouver les cachettes pour la correspondance dans les habits et sur le corps; quand on l'appelle, il n'a pas encore

fait son paquet; il le fait, il est trop grand; il le défait, il donne presque tout aux camarades, il emporte des choses inutiles, il s'en aperçoit, il les laisse aussi.

Le paysan libéré emporte toujours le pain. Il a écrit à son frère le jour du procès, mais il n'a jamais confiance en la poste; il n'est pas sûr que son frère assistait au procès. Il dit simplement bonjour à tout le monde, comme s'il partait pour une heure. Passé le bureau, on le voit qui marche droit sans se retourner vers la porte de la prison. Bonjour au surveillant. A la porte, son frère l'attend. Ils se regardent silencieusement; le frère prend au prisonnier sortant son paquet. Lui, il arrange sa casquette et marche sans mot dire; le frère le suit. A deux cents pas, ils s'arrêtent, se pressent les mains, avec les mains gauches, ils enlèvent leurs casquettes et s'embrassent trois fois.

Quand il y a un verdict de peine capitale, vous le voyez de suite par les manquants, qui sont déjà dans le quartier des condamnés à mort, et par le silence des autres. Des heures honteuses. On ne parle plus. C'est sous le couvert de la nuit que les femmes osent les premières appeler les condamnés à mort et leur adresser la parole.

Quelle paresse, quel ennui, quelle tristesse de quitter la prison la nuit pour aller dans une autre, souvent à pied ou dans un train lent et froid. Les wagons des prisonniers, qui sont en dehors des gares, ont des bancs placés en long et n'ont ni air ni lumière. Le rythme du train accentue l'ennui. Quel ennui, quel froid dans cette caisse morne, avec cette lanterne qui se balance, qui se balance. Pas une tache nette. Seule à la porte brille la baïonnette.

On ne parle pas, dans le wagon des prisonniers, pendant la nuit; on ne dort pas non plus. C'est un voyage triste d'hommes tristes qui n'en désirent même pas le terme. On ne parle pas, la voix choque, elle est dissonante, on ne dort pas. Chacun repasse lentement sa vie, chacun la voit comme une suite de fragments qui ne se lient pas ensemble, des trous et des trous, on ne trouve pas un sacré morceau à regretter.

On passe d'une « peresilka » dans une autre, d'une marche à pied au chemin de fer, aux gares. Des gares, des gendarmes, une nouvelle prison; on part; les voyages sont sans joie, l'homme est fatigué, sans curiosité. La curiosité est fatiguée et paresseuse.

Les conversations avec vos compagnons de

route sont les mêmes. « La ville A, elle est bien; le pain à la prison est bien cuit ». Un autre aime la ville B..., on a le samovar dans la cellule. La ville C... est mauvaise, les cellules sont humides. Est-ce que vous connaissez la ville D... (c'est-à-dire la prison de la ville D...) ? » L'autre ne répond pas. L'ennui.

## VI

## La fatigue

Il semblait qu'après les mois de cellule solitaire les gares, les routes, même les « peresilki » entassées devraient vous réjouir.

Après des mois dans une cellule solitaire où vous avez embêté le vieux surveillant par des questions répétées et absurdes, tout cela seulement pour parler à haute voix, pour prononcer les *a*, les *i*, les *o*, après avoir conversé tout haut avec vous-même.

Et vous êtes passé indifférent sous le chêne devant la porte de la prison que vous avez tant admirée, en raccourci, de la fenêtre de l'escalier.

Vous auriez préféré rester couché dans la cour de la prison plutôt que d'entrer dans la cellule, les quinze minutes de votre promenade finies. Au printemps, quinze minutes de promenade, c'est si peu. Le printemps, c'est la nostalgie de sentir avec les pieds la terre molle et humide après les neiges fondues. C'est la même chose pour toutes les saisons. L'été on est attiré vers le soleil, le jaune aveu-

glant des champs avec les points bleus des bluets, avec le chant des oiseaux invisibles; l'hiver, ce sont les champs de neige, blancs, sans horizon.

Les saisons sont nettes en Russie. L'hiver est froid, le gai printemps est agité, plein d'espérances, le doux automne est nostalgique.

En prison, on a la nostalgie des saisons. En prison, l'hiver commence le 8 novembre, parce qu'on commence à chauffer. Le 8 avril c'est le printemps, parce qu'on ne chauffe plus.

C'est vrai, vous avez passé six longs mois de cellule solitaire, d'isolement absolu, mais c'est de votre faute. Après deux mois on vous a mis avec un camarade de votre choix. Vous n'avez tenu que deux semaines.

C'est en insistant beaucoup que vous avez eu de nouveau votre cellule solitaire.

Après quelques jours et nuits passés à évoquer des souvenirs, vous vous êtes rapprochés de trop près. C'est comme si votre visage était collé au sien. Vous avez vu l'épiderme couvert de points noirs, de poussière, de saleté, les tout petits cheveux désagréables; tous ces détails ont caché à jamais la figure de votre ami. A la longue, on voit toujours

trop son compagnon. On ne se renouvelle pas à la prison. On se sent surveillé l'un par l'autre. Cette surveillance est fatigante et insistante, avec tous les tours et détours, elle est humiliante.

Vous avez essayé d'être sage : je lui trouve tant de défauts, mais je les trouverai en chacun dans les mêmes conditions. On a été trop amis, on a trop parlé. Il faut être économe. Il était entendu que vous vous tairiez le plus longtemps possible.

C'est vous qui avez interrompu ce long silence par un cri impatient : « J'en ai assez de vous, de cette vie. Je veux me démerder tout seul, comprenez-vous? »

O la fatigue! Je n'ai pas peur d'être sentimental. L'ouvrier fatigué trouve notre compassion. Est-ce que nous ne la méritons pas? Ce n'est plus nous, nous autres d'autrefois qui voulions soulever la terre; c'est notre ombre, fatiguée. Notre fatigue! Nous la cachons en serrant les dents.

Pst!

Devant moi-même je n'ai pas peur d'être sentimental. J'ai pitié de moi-même!

C'est mille fois plus facile de donner sa vie d'un coup, que jour par jour, heure par

heure, que de rester dans cette mare enlisante des tribunaux, des cachots, des prisons.

Le cerveau du travailleur révolutionnaire est fatigué, épuisé; mais pas paresseux. Encore un effort. « J'accepte, j'accepte. Mais si j'accepte la vie, c'est pour la lutte. »

## VII

## La prison et l'obstruction

Nous étions fatigués, nerveux; nous étions dans la désolation, la désolation de notre hier, de notre aujourd'hui, de notre demain vide. Même dans cette désolation abominable nous sommes restés les mêmes. Quand il fallait lutter, nous trouvions encore des forces; chancelants, nous tenions encore, épuisés, amnésiés, nous continuions à lutter, dans notre désespoir nous savions défendre nos droits, rester la collectivité qui se fait entendre.

Nous empoisonnions la victoire aux conquérants, nous répandions partout le corrosif de notre désespoir. La bataille nous donnait des forces en nous en demandant.

Soldats inconnus, souvent oubliés dans les prisons, sacrifiés par nous-mêmes consciemment, nous n'avions pas à choisir. Nous ne pouvions pas rester dans le marécage de l'inaction, nous préférions mourir en protestant.

Ne nous admirez pas, vous, petits ciseleurs

d'idées, sages observateurs, suceurs d'images, bourgeois au cœur sensible. Nous vous détestons : esthètes qui aimez le rouge, spectateurs attendris et hypocrites. Nous ne vous envions pas, mais nous ne vous pardonnons pas votre vie tranquille et votre appétit.

De même nous ne pardonnons pas aux bourreaux aveugles une seule petite offense, pas le moindre vol de nos droits; nous ne leur pardonnons rien, leur régime de mensonge et de crimes, leur insolente satisfaction de nous tenir, leur graisse puante. Nous ne pardonnons pas le meurtre organisé de nos camarades.

Nous sommes capables de creuser des tunnels dans la pierre, avec nos ongles, pour tuer; nous sommes capables des travaux les plus patients, et nous sommes capables d'une tension qui éclate dans nos obstructions à la prison. L'obstruction suit l'offense comme le tonnerre suit la foudre. De tous nos trous, nous crions en déchirant les poumons, nous cassons, nous déchirons tout, nous frappons dans les portes, nos mains, nos pieds, nos chaînes sont nos marteaux; nous nous répandons dans les couloirs, les escaliers; nous détruisons le monde ignoble : pour être frappés, liés, jetés dans les cachots.

Le sens d'une obstruction dans la prison

est toujours concret : « Nous voulons ceci et cela », ou : « Nous n'acceptons pas ceci et cela »; nous ne permettons pas qu'on nous prive de livres, qu'on nous tutoie; nous n'acceptons pas des cachots comme punition, et nous n'acceptons pas l'assassinat de nos camarades.

L'obstruction était notre activité de désespoir; nous détruisions les pauvres meubles de la prison; nous forcions les portes, en pavoisant nos fenêtres de rouge.

La réponse dépendait du moment. Souvent leur lâcheté les obligeait à être généreux. Mais dans la plupart des cas, on ouvrait les portes de la prison à la horde sauvage des cosaques. Feu, punitions corporelles, cachots.

On nous mettait dans les cachots humides sans veste, on ne nous permettait plus de recevoir rien du dehors, on nous privait de visites.

Nous cédions, écrasés, pour recourir à une autre forme de notre défense : la grève de la faim.

Même quand le condamné à mort se mourait tout seul, par sa propre volonté orgueilleuse, par le poison que nous lui avions passé, n'importe, après sa mort il y avait une obstruction. On suivait, par les coups au mur, sa mort douce et consciente. En frappant dans le

mur après avoir pris la morphine, il nous parlait, à nous tous, jusqu'à l'agonie. Avec son dernier mot conscient : « ça vient », on mourait avec lui; on faisait savoir aux impardonnables bourreaux, aux laquais qui les servent ici, à tous ceux qui sont restés passifs, que c'était tout de même *leur* meurtre.

Si la belle Marousia, si le vieux Tkatchenko, si le tout jeune Petrov sont morts par le poison, il arrivait qu'un condamné à mort n'avait pas la force de prendre le poison. Sa robuste santé, ses muscles vibrants lui dictaient l'invraisemblance, l'impossibilité de la mort, faisait naître un optimisme insensé. Ils continuaient leurs visites au dentiste, s'occupaient d'un petit bouton sur la figure, ils cédaient à l'optimisme de la chair saine.

On réussit une fois, dans une voiture des légumes destinés à la prison, à introduire deux bombes de grande puissance. De la cuisine, on les a passées aux ateliers d'en bas par une fenêtre pendant la promenade des prisonniers de droit commun, dans le deuxième bâtiment.

Ces bombes étaient déjà sous le matelas des trois « politiques » condamnés à mort. Comme il faisait déjà très chaud (c'était en juin), ils avaient le droit de porter leurs vestes sur les épaules, ils pouvaient dissimuler

dessous les bombes en sortant pour la promenade. A deux heures, ils devaient les jeter dans le mur de la cour qui donne sur l'extérieur et, par la déchirure faite par l'explosion, sortir, fuir en ligne droite, sans regarder de côté. Dehors, les camarades s'arrangeront pour que cette ligne soit libre jusqu'à la voiture qui les attendra.

Pendant trois jours, la prison ne dort pas; pendant trois jours les techniciens se préparent, font tout pour être tranquilles, en forme, comme le font les artistes avant un spectacle important. A l'heure fixée, un politique du deuxième bâtiment fait le guet. Il doit donner le signal aux techniciens. Voilà qu'un des condamnés entre dans la petite cour; les deux autres, avec le surveillant, le suivent, les vestes sur les épaules. Ils sont taciturnes. Après la première ronde, ils s'approchent du mur de la prison : certainement afin d'avoir le recul pour jeter les bombes. L'attente est longue, longue. On se prépare au bruit de l'explosion. Les renseignés du premier bâtiment sont avisés que les condamnés sont dans la cour, ils ont la tâche d'attirer vers eux-mêmes les surveillants en faisant du bruit. Sur un toit d'un hangar, au loin, le politique qui surveille voit un homme qui répare le toit : c'est le signal que les techniciens sont là. Par une chanson,

il le dit aux condamnés. Les condamnés reviennent, comme suivant la ronde. Encore un tour. N'ont-ils pas réussi à descendre les bombes? Les voilà de nouveau cachés sous le mur. Mon Dieu, que se passe-t-il? Ils tournent, tournent encore; ils s'en vont avec le surveillant. On attend encore le bruit de quelque part. Rien. Tout est calme. Le soir, une nouvelle étourdissante : ils partent pour le centre, pour être pendus. Un mot arrive d'eux, indécis, pas net. Deux semaines passent. Un camarade qui est parti dans le même convoi raconte que tous trois sont morts courageusement, pendus sur la « Montagne chauve ». Dans un tout petit carré de papier, en lettres minuscules, il rapporte sa conversation avec eux dans le train, la conviction qu'il a : le fameux jour qu'ils sont descendus dans la cour avec les bombes, ils n'ont pas osé les jeter par peur d'être tués, par peur d'être grièvement blessés.

Les techniciens étaient déçus. Le travail avait été si bien organisé!

---

# VIII

## Les évasions et la technique des passeports

Il n'y avait pas une technique spéciale pour les évasions, comme pour les imprimeries, mais il y avait toujours un groupe de techniciens qui était particulièrement lié avec la prison. Ce groupement était toujours prêt à venir en aide aux prisonniers.

Il est tout naturel que dès son arrestation chacun cherche la possibilité de fuir. Si la fuite avec ses propres forces d'arrêté pouvait se faire au moment de l'arrestation, en route vers la prison, au commissariat, elle n'était plus possible sans l'aide des techniciens dès qu'il passait la porte de la prison.

Il fallait avoir un groupe de camarades pour venir à l'aide du prisonnier au premier appel, parce que en prison les possibilités n'attendent pas. Le groupement devait étudier mille projets des prisonniers (il y avait des inventeurs), en rejeter quatre-vingt-dix pour cent, étudier les dix réalisables.

En fait de qualités personnelles, ces techniciens devaient avoir de l'invention, du sang-

froid, de la rapidité et un sens critique très développé.

Quel matériel fallait-il avoir? Rien du tout en permanence et tout au moment de l'action.

La première chose qu'il fallait avoir pour raccourcir l'intervalle entre le moment de l'évasion et celui où le fuyard était bien caché: des moyens de locomotion bons et rapides. Il fallait avoir des chevaux excellents, un cocher qui sache les utiliser.

Zisia-le-Borgne était un voiturier professionnel, très fort, agile et courageux. Il ne changeait jamais son costume de travail. Il était voiturier pour charges lourdes. Tous ces voituriers formaient une caste indépendante et orgueilleuse. Par là, ils répondaient au mépris des petits bourgeois.

En prison, où il était pour une rixe où il a coupé un petit peu trop quelqu'un, il est devenu l'ami du politique Sémion.

Le camarade Sémion, vieux révolutionnaire, avec son calme ironique, avec son charme particulier, faisait des amis partout et de tout le monde, des prisonniers au droit commun, des surveillants, même des gendarmes. L'amitié pour le camarade Sémion était le point faible de Zisia, cette amitié était son orgueil.

Il ne fut jamais révolutionnaire conscient.

Même pas révolutionnaire du tout, il aimait la vitesse, la force physique, la vodka et il était attaché au camarade Sémion et à ses amis. En les servant, il suivait la révolution, comme un esclave. Zisia-le-Borgne ne se montrait pas sans être appelé. Il était dévoué sans demander rien en échange, même pas la reconnaissance.

Il suffisait que le camarade Sémion le prévienne que tel jour on aurait besoin de lui et des chevaux, pour qu'il délaisse tout travail, qu'il soit tout attention, prêt à agir.

Si on suit l'évasion de Nicolas dès le commencement, il faut commencer par les barreaux de la fenêtre. Il fallait couper les barreaux dans neuf places, c'est-à-dire couper dix-huit barres de fer et neuf anneaux qui les liaient, pour faire le carré assez grand pour qu'un homme puisse passer. Pendant deux semaines, toutes les nuits, Nicolas a travaillé. Il sciait avec de petites scies qu'emploient les orfèvres et les amateurs de découpages en bois contre-plaqué (ses doigts faisaient le manche). Il était facile de cacher ce travail au surveillant du couloir qui en passant regarde dans le guichet; on entendait son approche. C'était plus difficile de le cacher aux patrouilles du dehors. La fenêtre au deuxième donnait sur la dernière cour. Le

matin, après avoir rempli les endroits sciés par la poussière, Nicolas se couchait en se disant malade. Huit croisements sciés, le neuvième à moitié, il était prêt.

Il fallait enlever les chaînes maintenant. Elles sont attachées à la cheville par un bracelet de fer. Ce bracelet se composait de deux moitiés, du côté de la chaîne, les deux moitiés du bracelet étaient liées par un anneau, l'autre côté, côté extérieur, était rivé. Il se trouvait que la rivure du pied gauche avait les bords minces. Comme les petites scies étaient toutes cassées (le dernier temps il travaillait déjà avec de tout petits morceaux), il a préparé une scie d'un rasoir en le frappant légèrement aux barres de la grille. Avec cette nouvelle scie et de la patience il a enlevé la rivure. Elle était remplacée par du papier de plomb pétri qui sert pour l'emballage du thé. La nuit de l'évasion, une demi-heure de travail, et le dernier anneau du pied gauche était enlevé.

Le dimanche passé, dans un baiser, au rendez-vous, il a reçu par la bouche, dans une boule de verre, une dose de morphine suffisante pour faire dormir le surveillant. Celui-ci l'a reçue avec un gâteau après l'appel du soir.

A l'heure entendue, quand la nuit d'autom-

ne est si noire et que les patrouilleurs d'en bas se pressent contre les murs, Nicolas envoie une petite balle de fer avec un lance-pierres. A la balle est accrochée une fine et forte ficelle assez longue pour passer le mur et atteindre le camarade Sémion qui attend avec Zisia et son frère dehors. Ici ils ont enfoncé solidement un poteau avec un croc. (A ce croc est attaché une corde savonnée). Ils attachent l'autre bout de la corde à la ficelle envoyée par Nicolas. Il tire la ficelle, la corde la suit, il l'attache, bien tendue, au bas de la grille. Un coup solide et la partie de la grille découpée est tournée de côté. Avec la vitesse d'un météore, Nicolas descend sur une poulie au-dessus du soldat ébahi, au-dessus du mur, se déchire les mains en freinant et tombe sur la poitrine du camarade Sémion. A deux pas, la voiture avec Zisia; en dix minutes on est loin, libre et tranquille.

Souvenons-nous encore d'une évasion, celle des bains.

L'établissement de bains est dans la première cour. Un des deux murs intérieurs donne sur la façade, l'autre donne dehors sur une rue très tranquille; ce mur est très peu surveillé parce que les prisonniers ne s'approchent jamais de lui. La fuite de l'établissement de bains était possible grâce à la complicité

de tous les prisonniers. Elle est belle par la solidarité, par le généreux travail de chaque équipe de baigneurs, qui, avec de gros clous, pendant une semaine, chacun à son tour, ébrèche le mur de côté, en camouflant le travail par une barricade de seaux de bois. Le jour de l'évasion, on jette sans cesse de l'eau chaude sur les pierres chauffées à blanc, au milieu, pour faire autant de vapeur que possible. Ces vapeurs obligent le surveillant à sortir de temps en temps. Derrière le paravent des seaux, quinze minutes de travail fiévreux et le trou est prêt, on sort un à un — huit sortent ainsi — on est attendu, on est sauvé. Les autres passent au cachot avec satisfaction.

La plus audacieuse et la plus classique évasion est celle qui a lieu pendant la promenade, avec le « crochet ».

Il suffit de faire passer au prisonnier une corde (d'ailleurs, on peut l'avoir dans l'atelier du tissage) avec un triple crochet. Pendant la promenade, vos amis commencent une dispute, ils en viennent même aux mains, ils attirent l'attention des surveillants. Le fuyard jette le crochet attaché à la corde sur le haut du mur. Il faut être musclé et agile pour monter sur cette corde quand le crochet a pris et pour sauter en bas.

Ce moyen connu, très connu est toujours inattendu.

Un autre moyen classique, c'est l'évasion par un tunnel. Le « politique » a reçu dans les ateliers des tisserands une chambre pour un atelier de reliure. Ici, pendant des mois, on creuse un tunnel, quatorze se sauvent.

Aider tout cela, acheter souvent les surveillants, les travailler par la propagande, étudier tout le temps la prison, à cela ne se borne pas le travail des techniciens de l'évasion. Il y a du travail avec les fuyards.

Le fuyard est toujours aveuglé par la lumière, abattu par la liberté. Il ne faut pas du tout être psychologue pour reconnaître le fuyard dans la rue. Et de plus, le premier jour, toute la police est alertée.

Il faut cacher les fuyards les premiers temps; il faut des locaux.

Pas pour tout le monde. Il y a des fous ! Nicolas, le deuxième jour de l'évasion, endosse l'uniforme d'un gendarme et s'en va tout seul chez des amis à la campagne. De cette manière, il se promène jusqu'à son départ.

Ordinairement, on reste quelques jours dans un local conspiratif. Après on change de ville. Mais pour partir, il faut un passeport. Il faut des passeports pour beaucoup de monde :

l'un est recherché, un autre a fui la Sibérie, le troisième, étudiant, veut entrer comme ouvrier dans une usine pour la propagande : il leur faut le passeport d'un ouvrier.

Pour les passeports, on a une technique. On trouve les blancs dans la mairie. Si on ne les a pas par une liaison, on les vole. Les remplir est facile. Il y a chez nous des spécialistes de cette littérature, avec l'écriture comme il faut. Il reste des cachets innombrables à mettre. On prépare les cachets avec l'hectographe, on le grave dans le savon, dans des pommes de terre. A la mairie, on trouve aussi de vieux passeports. Ils sont plus commodes, il n'y a pas à les patiner. Le passeport d'un ouvrier ou d'un paysan doit être bien patiné, par la graisse, par la poussière, il doit avoir des empreintes de la sueur.

## IX

## Le typhus à la prison

Après beaucoup de catastrophes survenues en été, en automne la prison entre dans une accalmie. On lit beaucoup. On a modelé dans la mie de pain un jeu d'échecs, on reprend le travail. Les soirées sont longues, pleines de conversations intimes, les promenades pendant ces jours du soleil qui est tendre et paresseux, sont un délice. Sans nous le dire, les surveillants prolongent les promenades jusqu'à vingt et vingt-cinq minutes chaque fois. Notre séjour à la prison devient presque idyllique.

Et quand l'infirmier de la prison — un sympathisant — tout inquiet, nous dit qu'il y a un cas de typhus à la prison, nous ne le comprenons pas, nous restons indifférents.

Le typhus à la prison !

Il monte d'en bas, il grimpe les escaliers, il passe par les couloirs, il couche tout le monde dans les cellules, il les vide après. C'est une épidémie. La vie dans l'inquiétude silen-

cieuse. Il a commencé tout en bas. Il est au deuxième, un surveillant est malade.

La prison est un monde, tous les habitants sont unis dans leur impuissance. La ville ne peut pas nous venir en aide. C'est le bilan d'été de 1906, bilan des barricades en ville, des émeutes à la campagne et dans les casernes. Tout est prison, hôpital, tout est plein. On nous isole, on nous met en quarantaine. Nous, par notre propre initiative, nous ne recevons ni n'envoyons rien, nous n'avons plus de rendez-vous.

Qui peut penser à une protestation et devant qui, nous sommes maintenant une famille avec nos surveillants. On fait ensemble tout le possible pour combattre la terreur. Nous faisons les infirmiers, nous fabriquons les cercueils, nous faisons les fossoyeurs. Il n'y a plus de régime. Les cellules sont toutes ouvertes et personne ne pense à fuir ! Les prisonniers de droit commun ne descendent plus leur matelas en paille dans la cour. A leur place nous voyons, chaque matin, en regardant du haut de notre fenêtre, une rangée de cercueils noirs et devant, le pope qui nous attend, nous, les fossoyeurs.

On se regarde étonné, on regarde les autres. On parle peu; en parlant on s'embrouille, parce que chacun pense autre chose, qui ne

se dit pas. On pose une question sans attendre une réponse, pour changer le mouvement insaisissable d'une pensée. Chacun est membre d'une équipe de sauvetage, qui ne sauvera rien, qui doit périr. Aux nouvelles on se donne des commentaires. Quelles nouvelles ? Le fléau monte mathématiquement, un tel est malade (dans les cellules 42, 43), un tel est mort.

« Oratorski est tombé malade ». Ce roc blafard, cette chair qui donnait l'impression d'être de pierre ! Il est mort. On l'enterre demain.

J'étais injuste quand je parlais des prisonniers de droit commun. Lui seul devait sauver à mes yeux, la valeur humaine de cette masse grise.

Pendant notre grève de la faim, nous avons exigé qu'une femme politique, femme d'un pendu, qui était presque devenue folle, qui était ici par simple ordre administratif, nous avons exigé que cette femme soit libérée. Comme toujours, dans ces cas, le procureur est venu. Il expliquait pendant longtemps que cela ne dépendait pas de lui, qu'il ferait tout son possible, que sûrement elle serait libérée, qu'il fallait attendre et qu'il était inutile d'attendre en s'épuisant par la grève de la faim. Nous lui avons demandé de foutre immédia-

tement le camp; il continuait en reculant à expliquer.

Sur le deuxième palier, devant le procureur se dresse Oratorski, venu d'on ne sait où : « Tu la libéreras, coquin ! » Et avant que les surveillants se mettent entre lui et le procureur, il le jette dans le trou de l'escalier.

Et quelle honte. Quand on l'a battu sauvagement, quand on l'a tenu trois semaines enfermé dans le cachot, à nos exigences, nous n'avons pas ajouté en lettres énormes, criardes, la libération d'Oratorski.

Il est mort tout jeune. Dans deux mois, il allait être libre. Quelle honte.

Nous le portions avec tendresse comme notre ami. Honteux, nous n'avons trouvé le temps pendant sa vie de lui dire sa valeur, notre estime, de le flatter, de l'attendrir, d'enrichir sa pauvre vie de prison. Pas une de nos femmes n'est venue l'embrasser, ce voleur, pour lui dire qu'il est mieux que nous, qu'il est hautement humain, lui dire des choses tendres pour appeler son admirable sourire gêné et heureux.

De loin, les monceaux de terre cachent la fosse préparée le soir. Une femme vieille, petite, menue, est là. Son châle est attaché en croix sur sa poitrine, ses mains s'agitent. En nous voyant, elle les relève ses mains frêles,

elle court à notre rencontre, comme si elle l'avait reconnu à travers le cercueil. Nous continuons notre marche. Elle court autour de nous, elle crie, elle se plaint, elle raconte à nous, à lui... Il était son fils chéri, le seul, « je n'ai personne d'autre que toi, mon fils », elle lui raconte qu'elle a raccommodé tout son linge, qu'elle l'attendait, qu'elle comptait les heures !

Nous sommes près de la fosse. La maman, la chère maman, elle court autour de la fosse, elle s'agite, comme si elle devait faire encore quelque chose, comme si on pouvait faire encore quelque chose pour lui.

La première pelle de terre sonne. La maman court de l'un à l'autre, elle s'accroche à nous ; nous, presque défaillants, nous continuons à jeter la terre. Elle court de l'un à l'autre, elle supplie : « Ne jetez pas de cailloux, de gros morceaux de terre, de gros cailloux ! » Et après, dans une angoisse suprême, encore vieillie et courbée, elle crie, cela nous crève le cœur, elle crie : « Pourquoi? » et, dans une plainte, s'adressant au pope défaillant comme nous : « Pourquoi? »

---

# TROISIÈME PARTIE

# TROISIÈME PARTIE

## I

## Le milieu

Quelques techniciens amis ont une petite fête aujourd'hui. Le camarade Piotr a trouvé une vaste chambre, elle n'est presque pas meublée, mais les deux fenêtres donnent sur un jardin, les branches du cerisier entrent dedans. Sur une table ronde, une nappe très blanche, le samovar, des verres, une lampe sous un abat-jour vert. Regardez les techniciens. Ils ont leur grâce, leur plastique de gens qui oublient ce qu'ils portent, ils sont comme une famille. Et pourtant, ils sont venus de milieux différents. Le maître du logis, Piotr, est un ancien étudiant.

Les étudiants russes étaient une corporation rouge; de leurs milieux sont sortis les nihilistes, les narodovoltsi, les socialistes. Leur corporation avait des libertés que le gouvernement a essayé d'enlever maintes fois. Ces

essais ont été repoussés avec un éclat qui faisait regretter l'attaque. L'université, avec le professorat d'un libéralisme avancé, était un résonateur de la vie sociale tellement puissant qu'il inquiétait beaucoup le gouvernement. Chaque injustice, chaque répression trouvait écho dans les démonstrations des étudiants. Excédé par leur activité, le gouvernement faisant entrer la police dans leurs réunions, on en arrêtait une centaine; alors tous les étudiants voulaient être arrêtés, ils se faufilaient dans le convoi, en quintuplant le nombre des arrêtés. Ces moyens de bonne humeur irritaient le gendarme, il enlevait ses gants blancs ; les réunions, les démonstrations des étudiants étaient dispersées à la cravache, on les casait dans les cellules, on fermait les universités, on incorporait des étudiants dans l'armée comme simples soldats. Ces mesures touchaient toutes les universités à la fois, leur solidarité était absolue.

Le mouvement des étudiants avait de grandes répercussions partout ; il ne se faisait pas par des ouvriers inconnus dans la banlieue noire, mais au centre des capitales, des grandes villes, par l'élite de la jeunesse. Cette jeunesse avait la réputation d'avoir beaucoup de cœur, d'être humanitaire. La Russie est un pays agricole ; malgré cela, toutes les quel-

ques années, deux ou trois régions sont écrasées par la famine. L'étudiant est là. L'épidémie suit la famine, les étudiants font les infirmiers.

L'université est rouge. Pendant les vacances d'été, ils font les propagandistes d'occasion. Le fils du hobereau agite les paysans de son père, le fils de l'industriel organise les grèves chez lui.

Une partie quitte l'université et l'action dilettante et entre dans le parti.

Vous voyez dans ce groupe le vieux Semion, artisan serrurier, et le tourneur Paul, qui entend vanter les beautés d'Horace par un homme à la voix passionnée, la taille squelettique, Vanka-le-séminariste. Séminariste, c'est aussi un type d'étudiant.

Les séminaires religieux étaient des écoles-prisons; ils devaient servir Dieu et ils développaient dans les élèves les instincts les plus bas. Chacun passait par une crise. S'il ne pliait pas, s'il n'acceptait pas la vie de mensonge et de fausseté, il devenait athée militant (tous étaient athées ici). Vanka est le plus acharné du souterrain, il se venge de son enfance souillée par l'hypocrisie qui voulait être fine, par la grossièreté.

Un ancien instituteur, aux yeux clairs, tranquille, se tient à part; il a été chassé pour l'in-

térêt qu'il portait à l'école, aux élèves, aux besoins des paysans et sa lutte contre l'alcool. Le front découvert, la tête droite, les mains longues et fines, qu'il tient tout le temps dans la même position sur les genoux, Ratchinski, hôte du souterrain, s'élève toujours contre l'étiquette « révolutionnaire », il prétend être contre les formes de l'action révolutionnaire, mais il fait des articles nets, précis, convaincants pour soutenir cette action, et on s'adresse souvent à lui.

Dans le parti, il y avait de ces travailleurs d'occasion, ils n'y restaient pas ; ils passaient de temps en temps. Ils soutenaient l'action par leur poids moral, par l'aide matérielle : écrivains, artistes, avocats, magistrats honnêtes.

Encore un, c'est un jeune aristocrate, né dans l'ambiance de paresse et d'ennui qui le révoltent. Il s'adonnait à la débauche sans trouver la résistance qu'il avait cherchée. Alors il a insulté, violé, frappé, tué en duels absurdes, et l'estime de gens qu'il ne voulait pas, grandit. Le bourgeois dans la rue lui cède le trottoir par peur, l'agent lui donne des honneurs et le ramasse désespéré et saoûl dans le ruisseau.

Il viendra au parti pour le risque, pour le milieu où on conserve la vraie dignité ; il y

restera pour toujours, vaincu par le but de créer une autre société.

Comme une fleur dans cette chambre austère, les révolutionnaires ont l'admirable jeune fille russe. Tout intuition et sentiments hardis, elle avait honte d'être riche, privilégiée, de ne pas suivre les hommes dans leur action, de ne rien faire. Elle était née pour le sacrifice. Elle rêvait d'être pauvre. Elle chantait leurs chansons, elle portait fièrement leur drapeau, elle tombait pleine de courage et de regret : « Je n'ai pas fait assez, pas assez pour la mesure de mon amour ».

## II

## Les traîtres

Voici les plaies de la révolution : les provocateurs, les traîtres, envers lesquels, à la distance des années, on ne sait pas ce qu'on a, du dégoût ou de la pitié. L'un et l'autre.

Il n'y avait pas de traîtres « volontaires ». Ils étaient faits par un travail long et patient, par la basse ruse, souvent par les tortures, toujours par la torture de la menace, en jouant sur les sentiments les plus délicats, sur l'amour pour la famille, pour la mère, la femme. Ce travail ignoble était exécuté par un gendarme tranquille, d'une santé de boucher, sur un faible, un déprimé et pris à l'improviste. On pense avec tristesse qu'on aurait eu beaucoup plus de provocateurs si tout le monde devait passer par les supplices qui faisaient d'un révolutionnaire une canaille.

Un tout jeune homme est arrêté, on le tient deux jours dans les cachots, sans lui permettre de voir personne, en le battant, en le torturant. Un jour tout change, on est aimable avec lui, on l'amène dans une chambre claire et

chaude, on lui donne à manger, on lui parle poliment. Un officier gendarme, qu'il voit pour la première fois, lui explique que s'il raconte tout ce qu'il sait, il sera libre et personne ne saura rien. D'ailleurs, tout ce qu'il sait, on le sait déjà sans lui, ou on peut le savoir sans lui. Et le gendarme ment, ment avec des détails : « un tel trahit... ». Il ne sera pas le seul. Il doit dire tout pour montrer son repentir, c'est une formalité, elle est pour son bien. Il doit avouer, jamais on n'exigera de lui rien d'autre, aucun autre service. Autrement, c'est des années de prison, la Sibérie après, pour toute la vie — la folie. Et la vieille mère qui, sous la pluie, depuis trois jours, se promène devant la sûreté, qui l'aime tant, qui pleure et supplie, est-ce qu'elle tiendra le coup?...

Supposons que le jeune homme, très déprimé, affaibli par les tortures, en disant des choses anodines, le moins possible, a trahi. Il est libre. Alors le cauchemar commence, alors on le tient.

Après un court repos on l'appelle. S'il ne dit pas encore, on préviendra ses camarades qu'il a trahi. « Mais je ne travaille plus, je ne vois personne ». — « Travaillez et rapportez ». Si le jeune homme ne se suicide pas, le provocateur est prêt pour toujours. Heureux sont ceux

qui n'avaient pas honte d'avouer la trahison aux amis. Ils sont sauvés. Mais où ce jeune homme faible prendra-t-il la lucidité? Le premier sentiment c'est qu'on ne peut raconter à personne, on ne peut demander conseil nulle part. C'est déjà un provocateur, un malheureux.

Il y a un autre type de faible. Toujours nerveux, toujours irrité, sans enthousiasme. Arrêté, on l'allèche par ceci et par cela, on le menace par une chose ou une autre, on le fatigue par des propositions. Il refuse obstinément, il se fâche, mais il se fâche contre lui-même aussi et ça se voit. Il se fâche contre sa propre indifférence intérieure, contre le vide dedans. Il sent ses pieds lourds, il sent le poids de son corps, il a mal à la tête. Il ne sent pas d'indignation, il est indifférent. « C'est possible que j'étais toujours ainsi, que j'étais coloré par l'enthousiasme des autres ». N'importe, il a mal à la tête, il est abattu, il ne saisit pas très bien les choses qui se passent, il refuse.

On le laisse libre, on le surveille étroitement, On l'en prévient. Il se promène dans les rues, sans but, comme dans un brouillard. De temps en temps, il voit un faible contour. « Ce sont toujours les mêmes, les espions. Ce n'est pas eux, c'est quelque chose d'autre qui me dérange toujours, une idée insaisissable ». Le

brouillard devient une angoisse. Un jour d'angoisse, deux jours d'angoisse et de folie, de lourdeur, les jours traînent comme des années !

Il y a des jours où tous sont vos ennemis. Où cela vous semble ainsi.

Ce jour malheureux, il voit qu'il n'a pas d'amis, qu'il n'aime personne, il est dégoûté de lui-même. Il est dans cette nullité, dans le sentiment macabre que son « moi » est simplement le poids de sa chair pourrie, qu'il est obligé de porter — un sursaut : « Mais je suis un condamné à mort, je ne m'appartiens plus, pas une seconde ». On l'arrête. Il avait une suite, on lui a fait perdre une idée essentielle. Quelle irritation ! Combien de décisions à peine formées qui s'en vont, qui reviennent, qui changent, qui obsèdent, et cet animal en lui : « Je veux continuer, je veux vivre ».

Tout à fait épuisé, sans aucune décision, harcelé, il est irrité contre tous et contre tout, il accepte. Ou il n'accepte pas encore. Il « dit » sans accepter. Ou il trahit intérieurement ; alors c'est l'habileté du gendarme qui décidera s'il trahira ou non.

Sûrement, les gendarmes savaient qu'un malaise physique, la fatigue, endort, enveloppe la logique morale. Dans sa lutte intérieure, un traître en puissance s'accroche toujours

à « on ne saura pas ». Deux heures avant, il était capable de trahir par haine, pour sa propre satisfaction, par la haine à la vie, pour salir tout. Pourquoi lie-t-il ce « personne ne saura pas » avec la trahison qui est presque une vengeance ? L'opinion de ses amis lui est indifférente ; plus, *il veut* leur haine, il n'a pas peur d'eux, il sera protégé par la police. Pourquoi ne veut-il pas la trahison franche ?

C'est qu'il a perdu la logique morale ; dans lui les morceaux d'idées marchent sur les routes différentes. Beaucoup de traîtres ne pouvaient jamais dire, jamais expliquer à eux-mêmes « comment c'est arrivé ». Ces traîtres conscients, ces traîtres par calcul, ils les devenaient plus tard.

L'homme est capable de faire une idéologie de chaque saleté. Il n'y avait pas de traîtres idéologues. Il y a des gens, des déchets, vous les avez rencontrés, des malades d'une lèpre morale, les hideux avec la bouche en caoutchouc, avec les yeux couverts de salive. Même eux ne se vantent pas de leur trahison. Non, la trahison n'est jamais franche.

Il existe une catégorie de gens, qui n'avaient jamais la foi, des êtres froids comme des cadavres, ils n'ont rien fait encore de mal, mais vous les devinez déjà comme capables d'assas-

siner des enfants. Ils nagent partout indifférents. Tout est facile pour eux (Le couteau ne sent rien quand il tue). Ils sont capables de mensonges qui vous font frémir. Ce sont des êtres fantastiques, que chaque fois, même après cent ans de vie, vous croyez impossibles; vous ne croyez jamais à leur réalité. Tel était Aron.

Il avait les cheveux roux et frisés; sa face, rouge et maigre, était couverte de taches de rousseur, il se tenait tout droit, habillé d'un complet noir, très usé, mais très propre et bien repassé. Dans ses regards, dans sa démarche il avait la ténacité des juifs lithuaniens. Son poste d'indicateur était à la bibliothèque municipale. Il avait l'air d'être absorbé par la lecture des journaux juifs. Il est possible qu'il l'était réellement : dans la conversation avec lui on découvrait une vraie curiosité pour les questions sociales. Elle ne servait pas à son travail d'espion, ce n'était pas la curiosité qu'on rencontrait chez les gendarmes cultivés. Non, c'était abstrait. Une curiosité macabre d'un savant, inventeur d'une machine destructive, qui ne s'intéresse pas aux gens qui seront tués par elle.

Longtemps on n'avait contre Aron que des soupçons vagues. C'était une conviction intuitive des ouvriers juifs, ils le traquaient sans

répit et avec leur mépris ils crachaient leurs soupçons au « petit Aron ». Lui, il se défendait avec passion et ardeur, il cherchait les discussions sur ce thème, il leur disait l'irréparabilité des erreurs dans ces cas, il proposait de le surveiller. Les études objectives de sa vie démontraient sa loyauté, on l'a suivi jusqu'à sa demeure. C'était un petit couloir vitré, une antichambre, qu'il louait pour quelques sous. De dehors on voyait tout ce qu'il y avait dans cette chambre : quelques livres, un morceau de pain dessus, un vieux pantalon accroché à un clou. Lui était dehors, il lavait son linge.

Et tout de même, il suffisait qu'un nouveau travailleur rencontre Aron sur son chemin pour qu'il soit arrêté peu après. Aron n'avait pas peur de s'expliquer : coïncidence malheureuse.

Par leur propre initiative, les ouvriers le suivaient pour le tuer. Il s'arrêtait, avec des yeux suppliants, comme un chien qu'on veut battre, il désarmait les plus décidés. Et après, sur une route de meeting, il réapparaissait, sec, indépendant, agressif même — le meeting est raté, la police est partout. On ne savait jamais d'où il était venu. Un jour, un nouveau camarade l'a reconnu comme pays. Aron était traître dans sa ville. Un traître sans cœur. Le

lendemain, Aron, dans une grande rue, suivait deux anarchistes. Il marchait droit, il décortiquait une orange. Il a entendu le chuchotement d'un et la calme réponse de l'autre: « Crache-lui dans la figure, camarade, je veux le tuer ». Aron avait le temps de lever les yeux pour voir la visée, il n'avait point le temps de faire son expression suppliante.

Le troisième jour, il était enterré avec pompe par les gendarmes : on apprit que, pour augmenter ses gains, on lui avait donné de son vivant les avantages d'un chef de gendarmes!

Quel être étrange, ce vieux Ponomariov, père de Kostia, orgueilleux et mendiant, alcoolique, paresseux, et travailleur sobre et infatigable par moments. A ces moments clairs, il fouillait le marché aux puces pour trouver de belles bricoles, il décorait le sous-sol qu'il habitait de divers objets, il badigeonnait les murs, ouvrait largement les fenêtres. Les jours heureux passent, il boit pendant des semaines entières, il casse tout, il vend tout jusqu'aux oreillers, son costume propre, tout ce qui est vendable, il emmène une femme vieille et sale et couche par terre avec, c'est un homme étrange ; son métier aussi, il fabrique des cravaches. Le petit Kostia les vend.

Tout petit, Kostia était l'habitué des répéti-

tions au cirque, des coulisses de théâtre, des lieux d'amusement. Ici, il était facile de vendre sa marchandise, on lui donnait des pourboires capricieux, pour des commissions souvent équivoques. Il dormait et mangeait très peu, irrégulièrement. Pourtant ce blême enfant, quand il a grandi, était un gars beau et solide. Il n'est pas prolétaire. Il est *lumpenprolétaire,* il fait tout.

En entrant dans le travail révolutionnaire, il ne perd, ne risque rien du tout. Au contraire. Comme au-dessus de tout il aimait le geste, il se trouve bien être au centre d'un convoi de soldats, les baïonnettes en l'air, chapeau de côté, fier, brave; cette promenade jusqu'à la prison par des rues où tout le monde le connaît, récompensait bien les mois de prison. Dans son fonds humain, on trouvait tout un bric-à-brac : l'orgueil, la faculté d'humiliation, des éclaircies d'intelligence, des moments d'abrutissement complet, la volonté et la mollesse, pas de choses entières, mais des éclats. Il pouvait se battre contre dix et une autre fois se faire gifler impunément.

Dès l'enfance, il était mêlé aux choses équivoques. Il y avait de petites choses, de toutes petites choses quand Kostia est devenu révolutionnaire; ces petites choses sont devenues un atout entre les mains de la police. Elle ne se

gêne pas avec lui. Les autres sont propres, mystérieux, il n'y a pas cela avec lui. Vaniteux et soucieux de son extérieur, du rôle qu'il incarne, de la forme, Kostia, vrai bâtard de théâtre, n'a pas peur de la prison, des tortures, de la police, mais il est capable de mourir plutôt que de passer quelques jours dans les couloirs du droit commun.

La police utilise sa peur, elle réussit à le faire trahir une fois. Mais elle ne cherche pas à faire de lui un indicateur régulier; elle le méprise, elle le néglige. C'est la grande sincérité qui le meut quand il pleure de rage en décrivant dans un discours la déchéance de l'orgueil humain dans la société bourgeoise.

Il n'a pas peur des saletés, il a peur des taches. Il est déjà trop sali par l'héritage hideux et son enfance passée dans les bordels. Plus que personne il a le droit de haïr cette société. Il veut se débarrasser de lui-même, se cacher derrière un masque de théâtre et même dans cela, on le dérange.

A la prison il est entre le politique et le droit commun, il n'est avec personne.

Dans les soupçons qu'il porte sur lui, le politique a la délicatesse de la honte, comme s'il était coupable en partie de son infirmité morale.

De temps en temps, la police tire de lui, en

rigolant, le très peu de choses qu'il sait, lui il les donne avec la rage dans le cœur.

Tatartchouk. Un type gros, noir, avec des cheveux durs et abondants, avec de grosses lèvres charnues, toujours humides, avec la respiration lourde, fétide. Les grands yeux noirs ont une expression nostalgique et avide. Il est malpropre quand il mange. Dans toutes ses fonctions il a un lyrisme animal. Il est intelligent, mais son intelligence est sensuelle, bornée par: « j'aime le manger abondant, j'aime boire beaucoup, j'aime les femmes grasses ». Ses mains sont toujours humides. Il lutte paresseusement avec l'animal en lui, avec sa chair déchaînée; mais qui peut la vaincre ? Le monde entier peut être englouti par sa soif, par son appétit, enveloppé par sa graisse.

Il ne trahit pas, il cède par distraction, il cède par morceaux, peu à peu; puis il livre tout entièrement, d'un seul coup, pour le sentiment physique, pour le plaisir de la délivrance.

On lui donne à manger « trente roubles, quarante roubles, il rit d'un rire étouffé : « je vis comme un chien, mais je vis ». Il mange, il mâche. Il mâche avec les gencives : il dort; après la longue sieste, une inquiétude, légère, difforme : « et si les autres apprennent,

ils me tuent ». Mais il mange de nouveau. Il sait se tranquiliser, se séparer. Il ricane : « Ils ne sauront pas, ça ne marche pas chez eux ».

C'est un animal à abattre.

Maintenant, je veux vous chuchoter la pauvre vie, la vie double et solitaire d'Alexei le Rouge. Je veux vous chuchoter sa honte et sa fatigue. Il était poète, rêveur, il était sensible et même sentimental. Il souffrait pour le peuple ; il aimait la courbe du mouvement révolutionnaire. S'il avait fait un poème ou un livre, cela aurait été un exemple de courage. Dans ses discours, il avait la conviction brûlante des prophètes ? Mais on l'a mis devant la mort. Il était fragile, on l'a cassé. Des années après il portait sa crise terrible, cachée entre nous. Ses yeux sont devenus encore plus mélancoliques, la lourde tête se balançait encore plus sur son cou mince, les pommettes se convulsaient encore plus. Il portait avec lui le désespoir du choc terrible entre le rêve et la vie, la vie qui existe dans le multiple, la vie qui exige le courage toujours et avant tout, devant la bassesse. Il ne savait pas tout cela, ou bien il l'avait oublié.

Il est devenu traître par surprise, parce qu'il n'était pas cuirassé, parce que le malheur

l'a pris à l'improviste, ne lui a pas laissé le temps d'être fort. Sa vie avec ses rues et ses impasses n'entrait pas dans ses comptes, quand, en toute sincérité, il appelait avec intransigeance au courage absolu.

Plus que jamais, il appelait la révolution. Il continuait à travailler en endormant les terribles souvenirs, « c'était une grave maladie, une inconscience, une catastrophe... » Et quand après une action périlleuse, punissable de mort, on l'a pris, lui toujours romantique, embrouillé, il a écrit aux bourreaux, pour la première fois de sa vie, il a écrit une lettre où pratiquement, logiquement, le plus lucidement possible, il a raconté ses mérites devant la police, cité ses trahisons, dit combien il peut être encore utile, et demandé la clémence. On l'a pendu tout de même.

Tous ces écrasés par la peur, tous ces malheureux pour eux-mêmes, les monstres froids, la pourriture vivante, les petits, les grands, les malades, les sains, tous étaient à exterminer. Il n'y avait pas à pardonner, ils recommenceront toujours, quand la trahison sera bien payée par la clémence ou par l'argent.

Il fallait les exterminer les yeux ouverts, sans pitié, sans l'excuse de leur irresponsabilité, tout en sachant qu'ils n'étaient qu'un

héritage du régime des laquais. Et si quelqu'un d'esprit critique et conscient se demande : « Et moi devant la mort ? Est-ce que je suis toujours prêt ? » qu'il sache se juger lui-même, comme un autre, qu'il se condamne à mort.

## III

## L'automne de 1905

Les journaux blanchis par la censure à un point tel qu'il ne reste que le titre, ne peuvent cacher ni les insurrections dans l'armée, ni les mutineries des marins, encore moins les quelques jours de la grève générale. Les chemins de fer, la poste, le télégraphe, l'eau, la lumière, tout est en grève.

Le pouvoir perd contenance, fait mille mouvements inutiles et ridicules, qui ne trompent personne. Il se cache derrière un ministère « libéral », il mène des pourparlers avec les représentants des ouvriers. Il est pris de panique, et, comme résultat, le « cadeau » du tsar : le manifeste du 17 octobre 1905.

Dorénavant la Russie aura un régime parlementaire. Si pour les révolutionnaires c'est un petite étape, pour le peuple, c'est le commencement d'une vie nouvelle, il le fête. Les 17, 18 et 19 octobre, c'est la joie. Sans se connaître les gens se sourient en se rencontrant. Les rares têtes macabres qui soufflent leur mécontentement dans les portes cochères

étonnent : la victoire, la joie sont pour tous ; l'auditoire optimiste fait la sourde oreille aux allusions des révolutionnaires : que la lutte commence seulement, que les promesses peuvent devenir un piège, que, même réalisées elles ne valent pas l'effort; c'est le passé. La foule inoffensive, bonasse et désarmée, dit : « Ouvrons toutes les portes, brûlons toutes les armes, il n'y a plus d'ennemis ». Et vraiment, est-ce que les gendarmes n'ont pas salué les drapeaux rouges. Et regardez la foule, trouvez son commencement, sa fin, regardez sa foi, qui osera l'attaquer ? Qui pourra la dompter ?

Dans une procession se dirigeant vers la prison à la rencontre des amnistiés, on découvre un provocateur, on l'houspille ; pris de peur ou exécutant un plan, il se sauve, il tire en se sauvant. Les gendarmes qui suivaient paisiblement la foule, tirent. Une panique momentanée, quelques blessés, la foule se reforme, les gendarmes ont disparu. Le matin, toutes les places publiques, toutes les grandes rues sont occupées militairement par des soldats, mêlés aux gendarmes. Vers dix heures du matin, une procession monstrueuse : une foule ivre avec le portrait du tsar enrubanné ; la pègre, habillée, mastiquée, la cour des miracles endimanchée, précédée et suivie de cosaques, de gendarmes et de policiers. Sur la

place de la cathédrale, une messe, un sermon du pope, et cette foule, sous la protection de la police, et avec elle, commence un pogrome juif.

N'ayez jamais confiance dans les canailles. Le projet de la constitution était préparé en même temps que les massacres. Dans les villes du sud on tuait et on pillait les juifs, au Caucase, les arméniens, dans toute la Russie, les intellectuels.

Il fallait diviser le peuple, noyer sa victoire dans son sang, il fallait la compromettre; les courriers du gouverneur courraient par les villages invitant les paysans au pillage impuni des juifs avec la bénédiction du tsar. La calomnie la plus terrible était semée, servait d'impulsion. Après trois jours, les regrets du gouverneur, avec une allusion à la jeunesse juive révolutionnaire. On arrête quelques chrétiens pour vol, beaucoup de juifs comme organisateurs du désordre.

On n'a plus confiance dans la canaille. On boycotte le parlement à la merci du tsar, on essaie de créer le parlement des ouvriers et des paysans, on continue le travail. Le parti a des journaux, la littérature légale. Dans l'action entrent des forces nouvelles. Ces nouveaux travailleurs se sont, pour la plupart, préparés loin de la lutte. Ils montrent une

verve savante, leur éloquence touche à l'art. Leurs discours ne sont pas improvisés, ils sont faits et avec précision. Dans les syndicats, ce sont des spécialistes, des théoriciens purs comme des mathématiciens. Ils diffèrent des techniciens comme les troupes de choc diffèrent des stratéges de l'état-major.

# IV

## La lettre d'un technicien

« Ma chère sœur, tu me pardonneras que je ne t'ai pas écrit si longtemps. J'avais quelque chose de lourd sur le cœur. Tu sais que je t'aime bien. Je souris avec grand plaisir en me souvenant d'une phrase que tu m'as dite la dernière fois au rendez-vous de la prison : « Même si tu louches un petit peu, ça te va bien ». Toutes les choses, tous les souvenirs passent devant moi. Je vois clair, tout est clair, limpide pour moi. Je veux te parler beaucoup, beaucoup, ma sœurette, je veux t'expliquer beaucoup de choses. Voici.

« Tu sais que je me suis adonné à notre travail entièrement, tu sais que c'était toute ma vie. J'étais heureux, pour huit ans de travail, j'ai passé seulement dix mois en prison. C'est une joie, une joie énorme, notre victoire, partielle, mais tout de même une victoire. Mais pourquoi étais-je triste les jours d'octobre ? C'était une joie de toucher la première feuille du parti imprimée légalement, signée ouvertement; mon orgueil était flatté, et tout de mê-

me, tout de même j'avais un malaise, j'étais comme dépaysé, incommodé. Pourquoi ? Je ne me l'expliquais pas alors. Mais je le comprends bien maintenant.

« C'est un autre travail qui commence, grand et responsable. Il faut être préparé pour lui. Nous tous, les techniciens, nous ne saurons pas le faire. Tu comprends ? On n'a plus besoin de nous.

« Nous, chérie, nous étions trop occupés pour apprendre, approfondir notre savoir, tu comprends ? Nous étions bien pour le souterrain; le souterrain fini, nous sommes finis. On ne nous chassera pas, je le sais, mais comme on ne chasse pas les infirmes et les vieux. Nous avons des « mérites » !

« Je soupçonnais qu'on n'a plus besoin de nous déjà quand on nous fêtait, quand on nous disait nos sacrifices. On n'a plus besoin de nous pour le travail futur.

« Alors, quelle joie ! nous pouvons commencer notre vie personnelle, que nous avons tant rêvée, que nous avions dans notre désir cachée comme très chère. Nous savions ce que c'était la vie personnelle... Je ne le sais plus maintenant. Nous aimons les femmes, les enfants, la nature, oui ! Mais nous avons creusé entre nous et ces choses chères un trou infranchissable. Nous sommes déshabitués de la vie,

nous n'avons plus besoin de nous-mêmes. Gorestrki qui a souffert longtemps de faim, rend tout ce qu'il mange. Nous avons raté notre vie personnelle. Tous nous sommes comme ça. Tu sais que j'étais amoureux de Sonia. Je ne savais même pas m'expliquer d'une manière humaine que je l'aime. Il y avait toujours une gêne entre nous. Je n'étais pas naturel quand je restais seul avec elle. C'est terrible, hors de notre travail (j'ai pensé beaucoup à ces choses) nous sommes artificiels.

« Pire encore, je suis devenu envieux. J'envie tout le monde, même ce petit bourgeois qui te loue la chambre. Je regardais avec envie comme il mangeait tranquillement, comme il mettait son pardessus bien brossé, ses galoches toujours propres. C'est pas pour les choses que je l'enviais, non, c'est pour la manière de les prendre, de les acheter, d'exiger, au café, qu'on lui change la soucoupe ; elle n'est pas propre ; il a raison, mais moi je ne le ferai pas. Il est à son aise, il a des rapports tranquilles avec la vie.

« Je pense, je repense, — non, je ne peux pas m'habituer à la vie. J'envie le petit bourgeois, mais je ne veux pas m'habituer à sa vie, aux valises, aux armoires, aux chambres à coucher. Eh non ! Qu'est-ce que tu veux ? nous étions gâtés par le sentiment d'être uti-

les, nécessaires (je reviens toujours là). Nous avions même une vanité à notre façon, je l'avoue, bien cachée. La vie l'a crevée, ça nous fait mal, tu le sens ? Tu as vu les nouveaux ? Tu as vu Richter, comme il commande la foule ? et la foule lui obéit. Tu as entendu parler Pavlov ? Ils ont une verve, un optimisme, une fraîcheur que nous n'avons plus. Ils sont calmes. Tu as vu cet inconnu, ce petit Ukranien qui est venu calmement à la rencontre d'une manifestation de dix mille personnes, qui l'a arrêtée par un signe orgueilleux, qui a parlé et dominé ? Je te dirai la vérité honteuse, c'est eux que j'enviais, j'oubliais tout en les étudiant, leurs mains soignées, leurs costumes bien faits, leurs voix nettes. J'étais irrité, injuste, désagréable pour moi-même. Tu vois que je ne cache rien, que je vois bien mon désastre devant moi.

« Quand j'étais arrêté, j'étais content : j'aurai tout le temps devant moi à débrouiller mes sentiments. Ici, je me demandais de nouveau : d'où vient cette tristesse qui me serre le cœur ? Et de nouveau j'ai découvert cette basse envie pour les gens qui prennent tout ce qui est sous la main. Moi, je ne le peux pas. Oh ! j'avais assez de moi-même.

« Chérie, nous sommes dans la même cellule avec Lipa (tu le connais), nous avons dé-

cidé de finir avec la vie. Nous avons inventé une histoire avec une évasion, la morphine est chez nous, nous la prendrons tout à l'heure. Ça ne peut pas être autrement, tu comprends. J'étais gai quand j'ai pris cette décision... »

## V

## 1906

L'année de 1906, c'est la révolution en marche. Parce que tout est clair maintenant. Le rêve des bourgeois, un tsar doux et généreux conseillé par un parlement de riches et gouvernant un peuple docile en pâte sucrée, ce rêve a crevé. Il y a deux camps. Il faut choisir entre les exploiteurs intéressés, les privilégiés sans raisons, leurs défenseurs aveugles et les ouvriers et les paysans concients qui veulent être gouvernés par eux-mêmes.

Le choc entre les deux camps, c'est la Révolution.

Avec la révolution, la petite ville d'ouièzd est immensément élargie et renouvelée. Aux jaunes bâtiments administratifs, aux cathédrales, aux magasins, tribunaux, théâtres, riches maisons des riches, au centre avec ses rues paisibles et les jardins ceinturés de grilles, s'ajoute l'enceinte noire uniforme et monotone : la banlieue. Au rythme sommeillant fait suite un rythme de tempête ; c'est la banlieue qui s'agite. La ville d'ouièzd devient une

ville de cent mille habitants. La Russie, avec la révolution, devient un pays de cent cinquante millions. La ville n'a plus sa place prépondérante. Le centre sert comme un couloir. La ville elle-même n'intéresse plus personne, tous ses bâtiments sont des jouets jetés, on ne joue plus avec. Aux tribunaux ne viennent plus des esclaves pour être jugés par des fantoches, mais des prisonniers, nonchalants, ironiques, hercules liés par la toile d'araignée. L'ennui, la paresse sont écrasés.

La banlieue ! Qui l'a inventée, qui l'a peuplée? Les routes, les maisons, tout est fait de charbon chaud et dur, tout est noir et sang de bœuf. Le bourdonnement des milliers de machines, c'est l'atmosphère. Le bourdonnement chaud et la fumée des cheminées. La fumée sort lentement des cheminées, reste audessus, fait un toit sur la banlieue. La fumée peint tout en noir, les toits, les murs, les vitres, le fer, la pierre, les hommes, dans les usines. Les hommes automates, qui connaissent leur coin d'établi, leur levier, font un avec lui. Ils n'existent pas ou ils existent comme une partie de la machine, comme le paysan fait une partie du paysage : le blé vient tout seul.

Plutôt, on oublie qu'ils (le paysan et l'ouvrier) existent. Le fleuve coule toujours, on

oublie qu'il coule. L'ouvrier travaille toujours, on oublie qu'il travaille.

C'est le jour où il arrête son travail qu'on le voit.

Quand la banlieue arrête son bourdonnement, on découvre son existence, on découvre sa population noire ; le bourdonnement qui s'éteint, c'est déjà une inquiétude. L'inquiétude s'accentue avec des sifflets tranchants, avec les clameurs des sirènes ! « Nous ne travaillons plus ». Et le silence après est terrible. Une menace, quand les secteurs des roues gigantesques deviennent une masse inerte, précise. Une menace, l'immobilité des usines. Et après, le liquide noir des hommes s'amincit dans les portes des usines, s'élargit dans les avenues, prend les formes des places, les remplit de noir avec le rouge des drapeaux au-dessus. Les yeux de cette foule noire voient de grandes perspectives, de larges paysages, les yeux de la foule disent l'espérance et la volonté. La ville des bourgeois, des fonctionnaires, des débauchés et des usuriers, la ville fantôme, le centre avec la tour des pompiers, avec la cathédrale, les maisons, les maisonnettes, les boutiques, disparaît devant la réalité. La foule armée passe par cette ville intime, jaune et blanche ; les ombres qui habitent ces maisons disparaissent, les jalousies se fer-

ment vite et sans bruit. C'est la manifestation ouvrière armée. Et quand la foule entre chez elle, cette ville est vidée, elle n'existe plus. C'est la banlieue qui vit.

L'année de 1906, c'est la révolution. C'est comme une forêt qui se déplace, c'est la forêt qui monte les côtes, qui descend les collines, on n'entend pas sa marche, on n'imagine pas les moyens de l'arrêter. Ce sont des paysans qui viennent à leur avant-garde, la banlieue. Et quand, unis, les paysans et les ouvriers entrent par toutes les portes dans la ville, entourent le centre, la citadelle de leurs ennemis, la serrent, la tiennent comme une main forte tient dans son creux un petit oiseau, c'est la révolution.

Et quand le peuple — le géant est trompé par les lâches qui ont tout à l'heure imploré sa pitié — quand on essaie de le tuer par derrière, il s'arrête : c'est la barricade. On casse votre ordre, bourgeois, on arrache les grilles de vos jardins rectangulaires, on défonce vos routes paisibles, on les barre, on se couche dans la poussière molle, on serre bien le fusil contre la poitrine pour rencontrer vos défenseurs aveugles, qui se déforment en grandissant, pour trouer de balles les énormes poitrines de vos chevaux. C'est la barricade qui est alimentée par la banlieue, par les ca-

ves, par les pentes verticales des maisons. C'est la barrière qui tient, on remplit les trous avec les corps, les corps noirs des ouvriers.

On quitte la barricade pour une autre qui attend. Nous sommes nombreux, notre nombre est inépuisable. Et quand nous descendons dans le souterrain pour préparer de nouvelles armes, pour une nouvelle lutte, quand nous ne crispons pas désespérément les mains, quand nous agissons, nous continuons la révolution.

Dans le centre, avec vous, restent les vendus et les aveugles. Les deux camps sont franchement ennemis, entre eux il n'y a aucune couleur intermédiaire. Nous déshonorons toutes vos valeurs morales, toutes vos saintetés. Nous empoisonnons votre satisfaction, nous interrompons votre rythme — tic-tac, — nous engendrons la peur dans votre cœur.

Le 1906, c'est l'année de la révolution. Pour quelques jours seulement, mais les grandes villes sont arrachées au pouvoir stupide. Dans leur retraite, les révolutionnaires montrent autant de courage que dans l'attaque.

Pendant des jours, on tient Moscou. L'insurrection, la résistance, même la retraite, sont héroïques. Un chauffeur en danger de se faire sauter lui-même avec la locomotive par la vitesse, sous la pluie des mitrailleuses, sau-

ve une partie de l'armée révolutionnaire. Son travail fini, il se rend satisfait aux bourreaux. Les régiments qui ont supprimé l'insurrection sont déshonorés pour toujours.

L'ordre du gouverneur est laconique : « Pas de tir à blanc, n'épargnez pas les cartouches ». De même, les révolutionnaires. Ces montagnes de fusils qu'on brûle après l'insurrection ! Les révolutionnaires trouvent de nouvelles armes. Les régiments envoyés pour la répression jettent leurs armes sur la route que parcourt le train. Les marins se révoltent sur les cuirassés, les bâtiments révoltés s'unissent, les escadres ont sur leurs mâts les drapeaux de la révolution, mais ne réussissent pas à organiser un élan commun avec la terre, les mutins sont fusillés par ruse. C'est par la bassesse seule, par la bassesse que se tient le gouvernement.

Les funérailles de nos victimes. La bourgeoisie se cache dans les caves. Nous perdons plus que nous n'enterrons. La révolution, c'est la dépense généreuse de nos forces.

La révolution c'est cette grande séduction qui fait envie aux pâles, aux paresseux, la vie active, la vie brûlante des révolutionnaires. Elle leur fait voir leur petit monde d'esthètes, de bricoleurs, dans sa vraie mesure microscopique. Le 1906 dure trois ans.

## VI

## Le Cent Noir

L'action révolutionnaire grandissante oblige le gouvernement à enlever le masque, à en finir avec le jeu du libéralisme auquel personne ne croit plus. Il déclare la guerre franche, mais il n'est pas obligé d'employer les moyens francs et loyaux. Au contraire, très faible, il emploie les moyens des faibles, le mensonge, la calomnie, la ruse. S'il est impossible de lutter avec un peuple uni, il faut le diviser, assassiner un par un, quereller l'un avec l'autre. S'appuyant sur son vieux système de faire appel à la provocation, aux plus bas instincts, à l'alcool, à l'antisémitisme, aux dissentiments entre les Tartares et les Arméniens, entre les « grands russes » et les Ukraniens, etc. Et surtout, la provocation. Elle peut faire avorter chaque action. Mais pour elle, il faut des exécuteurs sans scrupules, il faut les semer comme les bacilles de peste dans le peuple pour faire des malades, pour créer la contagion. L'organisation de ces forces est confiée à la police. Elle a sous la main,

elle touche chaque jour ce monde louche, entre un crime, une escroquerie et la prison. Le commissariat devient un bureau d'enrôlement des patriotes; ici se crée l'organisation des spécialistes des basses œuvres. Elle a de l'argent, des armes et de la sécurité. Pour ces spécialistes, le travail est bien séduisant. Non seulement les meurtres, les pillages, la provocation sont un travail plutôt sportif, tant il leur est facile, non seulement ils portent l'insigne d'une organisation patriotique et le nom de serviteurs de la monarchie, mais ils pourront encore faire et continuer leurs affaires personnelles, assurés, sinon de la protection, du moins de l'indulgence de la police.

Cette organisation, « Le Cent Noir », comme on l'appelle, se camoufle dans un débit à enseigne tricolore ; elle a sa littérature qui appelle au massacre, qui sème le mensonge et la calomnie. Le noyau, composé des criminels et des provocateurs professionnels, cherche des malheureux capables de se vendre au prix de la vodka ou du butin d'un pillage.

Dans notre ville d'ouièzd, derrière l'enceinte des usines, se trouvent les dépôts de bois, de bon bois scié en planches et poteaux, mis en rangées. Derrière ces dépôts, se trouvent les restes d'une forteresse turque, un ra-

vin, puis une colline qui cache un petit village. Les maisons de ce village sont construites en terre, négligemment, sans cet amour avec lequel sont bâties quelquefois les maisons les plus pauvres. Les rues, l'intérieur de ces maisons, c'est la désolation. La population est alcoolique, délabrée, débile; la population n'est ni paysanne, ni ouvrière. Depuis des années et des années, son occupation régulière est de descendre pendant la nuit le bois des dépôts dans le ravin, le tirer dans ses bicoques, le revendre après — (les plus courageux fabriquent de ce bois des escabeaux et des tabourets). Depuis des années aussi, la police, encouragée par les pourboires des propriétaires des dépôts, fait des rafles, oblige la population à rapporter le bois volé, qui n'est pas vendu encore, aux dépôts, arrête une sélection des plus solides, les frappe jusqu'à les faire évanouir dans les commissariats, et les relâche. Les gens savent que leur métier les mène à la tuberculose : on les frappe à la poitrine, ils font leur possible pour combattre la sécheresse dedans par la vodka et continuent parce qu'ils n'ont pas d'autre métier. Presque tous malades, ils ont un caractère aigri; très solidaires dans leurs métiers, ils se querellent souvent sans motif, se haïssent réciproquement. Le beau-père n'aime pas le gendre;

pour ne pas lui laisser sa bicoque, il boit jusqu'à sa mort accélérée; en mourant, il appelle son gendre et lui explique la combinaison. Le gendre, indigné, crache dans la figure du mourant; très offensé, il boit avec la même intempérance que son beau-père, bat sa femme et ses enfants. Ils sont tous plongés dans la misère et l'abrutissement complet.

Attirer cette population dans les organisations patriotiques était une question d'alcool et de liberté. Le boulot était facile : ils font la foule dans les manifestations patriotiques, ils portent les portraits du tsar et de la tsarine, ils remplissent les cathédrales pour entendre un sermon guerrier d'un pope, et, après sa bénédiction, avec des hourras, ils pillent les maisons des juifs et des intellectuels, ils déchirent d'innombrables coussins juifs, aident à tuer quelquefois; dans les marchés, ils propagent des rumeurs sur les assassinats rituels, sur les puits empoisonnés par les intellectuels, etc.; ils représentent le peuple russe qui venge la monarchie de l'humiliation, qui sauve la religion en danger.

C'est comme un chœur autour des spécialistes : les voleurs, les assassins, les escrocs, les chevaliers d'industrie dirigés, par la police; ils se promènent dans la ville avec les

bâtons en caoutchouc, ils frappent, ils provoquent, ils tuent; c'est la terreur noire.

Quant à la campagne, où on ne peut pas se cacher pour tuer derrière une porte cochère, où on n'a pas le soutien de la police, on s'occupe des rumeurs.

Le travail de ces organisations va parallèlement avec le travail des expéditions punitives : les soldats sélectionnés, saoulés, des caucasiens pour la Pologne, des cosaques d'Oural pour le sud, etc., commandés par un brave que le sang versé inspire.

Le gouvernement a déjà sa stratégie. Il mobilise les forces dans une région : les « patriotes », les conseils de guerre, les bourreaux, les expéditions punitives renommées, et en même temps, à la campagne et à la ville, on commence la purgation. Quand on a bien saigné le pays, on passe à une autre région. Les chefs de ces expéditions reçoivent les lauriers du gouvernement et la malédiction du pays.

---

## VII

## Liquidation

Ces « héros » sont abattus. Vraiment il n'y a pas à les regretter : il se trouve d'autres chefs pour les expéditions punitives, ils s'entourent de gardes, ils reprennent courage en se saoulant...

Mais il y a le regret du jeune enthousiasme dépensé inutilement. La vie de cette jeune fille qui tire de son manchon, où le revolver est entre un gant et un mouchoir brodé, vaut la vie de tous les bourreaux. Ce n'est pas le peuple qui, en marche, écrase les assassins; ce n'est pas la lutte non plus : c'est le désespoir.

Le peuple est fatigué. C'est le crépuscule, c'est la nuit qui descend, la mer s'est retirée; une surface plate, immobile, mystérieuse. Le technicien entre dans le souterrain pour se préparer, en attendant le matin.

Dehors, dans la nuit, les ombres s'agitent convulsivement. Des trous de la nuit sortent les ombres, qui se battent, tombent, se relèvent, se jettent de nouveau dans la mêlée,

pendant encore longtemps, dans le noir de la nuit. La mer dort.

Vers 1909, la masse révolutionnaire, bien saignée, épuisée, devient impatiente, se désorganise dans l'hystérie. Il y a des discussions sur la tactique ; les discussions mènent à des scissions, de nouveaux partis se créent, les partis « d'action ».

Les tout jeunes sont les plus passionnés; le désespoir, la colère impuissante mènent aux actes individuels. La terreur de tous les côtés. La valeur de la vie humaine baisse, c'est le moment qui compte. Une nonchalance est née, une nonchalance terrifiante. La terreur rouge, la terreur noire. On ne s'arme pas par détachements de bataille, mais individuellement. Et les théories! Dix par jour, toutes ayant la même source : l'impatience. L'indignation n'est plus soutenue, canalisée; on veut se dépenser. « Quoi! Nous serons arrêtés toute la vie; nous supportons les expéditions punitives, nous attendons sans agir qu'on nous massacre? »

Ce sont des années d'action désespérée, les derniers efforts. Et dans ce désordre, le travail est sans plan, anarchique.

Les actes terroristes, les expropriations, les toutes petites expropriations, les plus audacieuses. Les expropriations pour des idées;

les expropriations individuelles. Bientôt on ne peut plus les séparer des vols audacieux. Alors c'est la guerre entre les vrais et les faux, sous le regard content de la police. Mais on s'en prend à elle aussi, on descend les agents. L'action, l'action tapageuse devient un but. On ne comprend plus rien. L'anarchie. Chacun se comprend lui-même. Les combinaisons les plus douteuses se font. Chacun est armé, tire. La « bande noire » est là, elle tire dans le tas, n'importe où, pour agrandir le désordre. Les bombes éclatent pour un but ou par négligence; des gens sont habitués au risque et au danger. Mais le peuple est indifférent et habitué. Tout le pays est armé. Mais pas d'organisation. A quoi servent les armes, les bombes, qu'on sait déjà fabriquer partout, en commençant par les plus compliquées, jusqu'à la « bostonka », boîte de conserves avec un tuyau en verre rempli d'acide, entouré de sel de Bertholet. Elle se fait vite. Ces bombes éclatent, tuent, ou elles n'éclatent pas; il y a toujours des pendus. Un meeting — on tire, qui tire? — Un provocateur, un imbécile, débordant de son tempérament; la police répond; partout des cadavres, des blessés, par qui, pourquoi? Chaque parti accuse l'autre, on évite l'action commune, on se divise, on faiblit. Des provocateurs partout. La campa-

gne aussi donne ses désespérés, sa décadence; les grandes routes, les forêts sont pleines de brigands.

Le peuple est fatigué. C'est la descente. Le peuple est dominé pour un temps. Les techniciens sont descendus de nouveau dans le souterrain. On accepte plus tranquillement la prison, la Sibérie, la liquidation. On est casé; on étudie la rage des bourreaux. On se fie à l'anarchie, on périra par elle. Les traîtres tuent leurs chefs. Par inertie, de temps en temps, un acte anarchique comme une réponse au gouvernement anarchique. Des actes sauvages. On voit de nouveaux agrariens timides, prudents et placides; on se demande : « Alors c'est eux qui ont fait rouler le pope, le long d'une pente, dans un tonneau à clous; c'est eux qui, menés par des provocateurs, incendiaient tout, crevaient les caves et les tonneaux, se soulevant sur place, pour périr dans les flammes ou pour être pris ivres, cadavres vivants dans la cendre? » Et d'autres prisonniers — les tout jeunes gens —, les anarchistes-expropriateurs, ils étaient quatorze, froidement courageux dans la rue, ils se sont rendus armés, bien armés, sans résistance, surpris à la bibliothèque. Ils sont dans une chambre ensemble, ils en ont étranglé

deux qu'ils croyaient traîtres ; les autres seront pendus.

Tiens, on reconnaît, pendant les promenades des « droit communs », « les patriotes ». On n'a plus besoin d'eux, on les envoie à leur place.

Le gouvernement est pressé avec la liquidation : les jugements sont rapides, on exécute sans jugement; les prisons, les commissariats sont pleins à craquer; toute la Russie est une prison surveillée; la potence devient un spectacle vulgaire.

Si un jour vous voyez par la fenêtre de votre cellule les gardiens dans la cour construire quelque chose hâtivement, ne croyez pas à l'affirmation du surveillant disant que c'est un hangar. Vous voyez deux poteaux, on ne les fixe pas à la terre, on ne les enfonce pas. Aux deux poteaux parallèles on ajoute le troisième qui les lie. On agrandit un tabouret, en ajoutant une planche et encore deux pieds. On arrête le travail. On s'échappe de cette construction. Elle reste nette par terre comme une écriture. C'est la potence. Le soir dans la cour arrivent des personnages importants; leurs têtes sont rouges parce qu'ils ont beaucoup bu et bien mangé : ils auront longtemps à rester dans la nuit humide. Ce sont le procureur, le médecin, les témoins et le

pope. Une vingtaine de veilleurs de nuit, amenés par force, attendent avec des pelles; leurs mains fibreuses tremblent. Tout près de la prison est un ravin. Ils y partent commandés par un gendarme agile, pour faire leur besogne; une dizaine de trous à courte distance, des trous assez grands pour que le corps pétri par les pieds du bourreau puisse entrer dedans. Ils ne sont pas encore à leur dernier trou quand la potence arrive. Ils l'enfoncent en hâte au-dessus du premier trou. Le bourreau, un trapu — sa tête entre tellement dans les épaules qu'on ne la voit pas, — passe avec la dextérité d'un singe la corde sur le poteau. La corde est très longue, elle est en rouleau; son bout descend du poteau en nœud coulant; le tabouret est placé au-dessus du trou ; de l'ombre, dans les rayons du flambeau, un homme tremblant (de froid?) s'est approché; il refuse tout : les sacrements, la conversation; il ne veut plus rien entendre. On n'a pas vu comment il a monté sur le tabouret, comment le nœud est passé sur son cou; on voit le dos du bourreau courbé, ramassé en boule et, au-dessus de lui, les bottines pointues qui s'agitent. Attentivement, avec calcul, s'appuyant contre le poteau à gauche, un gendarme coupe la corde avec son sabre. Le corps, avec le collier de la corde,

tombe mollement; les veilleurs de nuit sont pressés de cacher la figure par les premières pelles de terre : vite, vite. Les autres placent le poteau plus loin.

Les veilleurs de nuit ne savent pas, meurtris, apporter les détails. Ils sont morts tous courageusement. Le troisième a insulté, a craché dans la figure du procureur, la corde s'est rompue avec lui; il se débattait, on l'a pendu vite tout de même. Les autres, c'est possible qu'ils plaisantaient ou étaient distraîts.

## VIII

## Epilogue

La ville d'ouièd après. Elle veut oublier la politique. Elle s'intéresse à tout, nerveusement. La mystique, le problème sexuel, l'art pour l'art. On s'habille bien, on est gourmand, on est pressé de vivre. Mais ça ne satisfait personne, on se crée des mensonges. C'est une descente terrible. Les suicides, les crimes odieux. C'est une vie comme un songe : ça passe vite, c'est sans poids. Le néant, le manque des choses réelles. Le pouvoir flotte au-dessus, le même, il n'a rien appris. C'est le même sabbat — les mêmes aventuriers et les mêmes mannequins. Le peuple de nouveau s'efface. Ça devait être comme ça.

Les techniciens qui n'étaient pas engloutis par la débâcle sont de nouveau dans le souterrain. Ils sont oubliés. Ils regardent le livre du passé qui a vieilli si vite, on corrige les fautes. Lentement, on recommence à travailler.

Tristes et lourdes étaient les années de la

liquidation avec leur symbole : la potence ambulante. Terribles, glaçantes sont les années 11, 12, 13... Mais le technicien est sage : il est patient, il travaille et il attend la nouvelle lutte.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE


I. — L'armée révolutionnaire anonyme.... 7
II. — Le travail de propagande chez les ouvriers ........................ 11
III. — La « bourse » et les « iavki » ...... 20
IV. — La propagande chez les paysans...... 25
V. — Les sectes .......................... 34
VI. — La propagande chez les paysans (*fin*). 37
VII. — Le travail chez les soldats........... 41
VIII. — Les imprimeries clandestines......... 49
IX. — Le printemps de 1905.............. 59


## DEUXIÈME PARTIE


I. — La surveillance. — La perquisition. — L'arrestation ..................... 65
II. — La prison ........................ 75
III. — La prison, c'est notre université...... 85
IV. — L'affaire Chevtchenko ............. 88
V. — Instruction. — Jugement. — Transfert. 92
VI. — La fatigue ....................... 97
VII. — La prison et l'obstruction .......... 101
VIII. — Les évasions et la technique des passeports .......................... 107
IX. — Le typhus à la prison............. 115

TROISIÈME PARTIE

I. — Le milieu ........................ 123
II. — Les traîtres ...................... 128
III. — L'automne de 1905 ................ 142
IV. — La lettre d'un technicien ........... 146
V. — 1906 ............................ 151
VI. — Le Cent Noir ..................... 157
VII. — Liquidation ...................... 162
VIII. — Epilogue ........................ 169

LA COOTYPOGRAPHIE
11, rue de Metz
COURBEVOIE
Téléphone 260
69477

# "LES REVUES"

47, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE
PARIS
TÉLÉPHONE : DANTON 76-58

PUBLIENT

## LA REVUE MARXISTE

*Comité :* A. MESNIL, P. MORHANGE, Ch. RAPPOPORT
*Secrétaire :* A. MESNIL

## LA REVUE DE PSYCHOLOGIE CONCRÈTE

*Directeur :* C. POLITZER

PRÉPARENT

## LE MAUVAIS TEMPS

*Secrétaire :* P. MORHANGE

*Précédemment paru .* F. AROUET

**La fin d'une parade philosophique : Le Bergsonisme**

"LES REVUES"
47, Rue Monsieur-le-Prince
PARIS
...organisent une

**LIBRAIRIE MATÉRIALISTE**

Téléphone : DANTON 76-58


69477 -- La Cootypographie, 11, rue de Metz, Courbevoie